

# **VOLEUR D'ENFANCE**

**Victime d'un prêtre pédéraste**

**CHRISTIAN-CLAUDE DANCAUSE**

Avec la collaboration de

**Jacques Lachaine**

**VOLEUR  
D'ENFANCE**

**Victime d'un prêtre pédéraste**

## VOLEUR D'ENFANCE

Avertissement: Dans le but de protéger leur identité, les noms de certaines personnes apparaissant dans ce récit ont été délibérément changés.

## **SOMMAIRE**

Liminaire

Prologue

Chapitre	I	Le dossier 2370
	II	La confession
	III	Les premières agressions
	IV	Les autres agressions
	V	La dénonciation
	VI	L'école de réforme
	VII	Le triangle
	VIII	Le cercle vicieux
	IX	L'enquête
	X	La sentence

Épilogue

À Paul,  
À Mark,  
À tous ceux  
Et à toutes celles  
Qui ont vu  
Leur enfance  
Profaner.

Violer, c'est voler.  
C'est le pire de tous les vols.  
Ce n'est pas simplement  
Priver quelqu'un de quelque chose.  
C'est lui arracher une partie de lui-même.  
C'est amputer un être humain,  
Contre son gré et à froid,  
De la plus précieuse  
De toute ses conquêtes :  
Sa liberté.

Violer un enfant,  
C'est pire encore,  
C'est lui extorquer  
Une part de son enfance.  
C'est lui vampiriser  
Une part de son avenir.  
C'est le condamner,  
Peut-être irrémédiablement,  
À rester toute sa vie  
Un enfant.



# PROLOGUE

Les Évangiles nous enseignent que Jésus a beaucoup pardonné. À l'évidence, il voulait ainsi nous donner une grande leçon de miséricorde à l'égard des autres humains. Il a pardonné au fils prodigue d'avoir dilapidé sa part d'héritage. Il a pardonné à la femme adultère qu'on voulait lapider. Il a pardonné à l'apôtre Pierre ses trois reniements. Il a pardonné à la pécheresse qui exerçait le plus vieux métier du monde. Il a pardonné au malfaiteur crucifié en même temps que lui. Il a pardonné à ceux-là mêmes qui l'ont crucifié.

Mais était-il prêt à pardonner aussi spontanément au violeur d'enfant? On peut en douter quelque peu...

« Mieux vaudrait pour lui se voir passer autour du cou une pierre à moudre et être précipité à la mer que de scandaliser un seul de ces petits. »

Luc 17,2 Marc 9,42 Mathieu 18,6





## LE DOSSIER

### 2370

Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme, fin août 1956. Loretta Dumont, 25 ans, se présente à l'admission. Résignée. Elle vient y accoucher d'un autre enfant. Son sixième en un peu moins de six ans...

Elle sent qu'elle va bientôt toucher le fond du baril. Ces grossesses en cascade ont déjà hypothéqué sa résistance physique et émué prématurément son enthousiasme de jeune mariée. L'inconscience d'un mari alcoolique a rendu encore plus pénible l'ingratitude des tâches ménagères. Et, à force de vivre des lendemains qui n'en finissent plus de se ressembler, une sourde détresse a distillé, implacablement, une amertume qui n'a pas encore osé dire son nom. Mais une amertume qui a déjà entrouvert la porte aux plus hypocrites, aux plus perfides des secouristes, les « tranquillisants ».

Nouvelle frustration : son dernier-né lui est retiré dès sa naissance. Après examen, on décide de le transporter à l'hôpital Marie-Enfant de Montréal où il sera gardé sous observation pendant les quatre ou cinq prochains mois. Plus précisément à la clinique B.C.G. réservée aux nourrissons qui présentent un risque de tuberculose. Larmes, protestations : rien à faire! Même le baptême de l'enfant aura lieu sur place, à cet hôpital, quelques semaines plus tard.

Deux ou trois fois par mois, ses parents se rendent à Montréal pour lui rendre visite. On ne les autorise cependant à le voir qu'à travers une baie vitrée. Comme une pouponnière. Pour éviter tout risque de contagion. Aucun contact physique avec le bébé ne leur est permis.

Quand on pense que les psychologues sont unanimes à reconnaître que les premiers mois de la vie d'un enfant sont déterminants quant à l'acquisition d'une base solide sur le plan affectif...

Ce trop chétif dernier-né de la famille Dancause, c'est moi. Mais je m'accrocherai à la vie. Comme un félin. À la mi-janvier 1957, les bons soins reçus ayant conjuré tout danger, le chaton peut enfin rejoindre sa famille à Saint-Jérôme. Je peux enfin occuper ma place officielle de cadet. À ce titre, je peux légitimement m'attendre à être entouré, chouchouté, mis dans l'ouate. On ne va quand même pas sauver un naufragé pour ensuite l'ignorer dans un coin...

## VOLEUR D'ENFANCE

Je me suis inquiété pour rien. Je reçois en effet un accueil chaleureux. Loretta peut enfin, sans aucune entrave, couvrir de baisers ce bébé que le destin a failli lui ravir. Frères et sœurs, qui ne m'ont jamais connu autrement qu'en photo, se disputent le privilège de serrer dans leurs bras ce petit frère enfin sorti de l'hôpital.

Nous habitons alors au 108 de la rue Giguère. Au fur et à mesure que la famille s'est agrandie, il a fallu déménager. Notre logis, quoique modeste, est confortable et compte quatre chambres.

Papa travaille à la *Diva Shoes*, une importante manufacture de chaussures. Il y travaillait déjà, avant même qu'elle ne soit déménagée de Richmond, en Estrie, à Saint-Jérôme. Incidemment, c'est à Richmond que Loretta et Paul – c'est le prénom de mon père – se sont rencontrés pour la première fois.

L'ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, qui a passé quatre longues et pénibles années dans les camps de concentration japonais, n'a été libéré que peu après Hiroshima. Sa condition physique est précaire. Taille : 5 pieds 9 pouces; poids : 90 livres, tout au plus. Il doit se refaire une santé. La convalescence durera plusieurs mois, aux Philippines d'abord, à Vancouver ensuite puis à Montréal. Dès qu'il reçoit son congé, il rentre à Richmond, sa ville natale. Réussira-t-il à effacer toutes les séquelles laissées par ces années de guerre? Les généreuses pensions versées aux anciens combattants ne sont trop souvent pour eux compensation bien illusoire.

Il a déjà 30 ans. Elle, 18 à peine. Franco-américaine, en visite chez ses grands-parents. Un charme irrésistible. C'est le coup de foudre. La griserie devient tourbillon. La grande demande ne tardera pas. Trois mois plus tard, une « basse messe » à l'église Saint-Patrick de Montréal vient sceller cette union, pour le pire comme pour le meilleur.

La lune de miel sera de courte durée. Elle résistera de plus en plus mal aux assauts du quotidien. Le soleil se fera de plus en plus avare et ne viendra pas toujours à bout de la grisaille du logis.

Marmaille et grisaille riment un peu trop souvent. Lorette en sait quelque chose. Elle apprend aussi que l'alcool et les couches ne peuvent faire bon ménage longtemps.

Le désenchantement l'envahit peu à peu. La fatigue aussi. Les journées sont trop longues, les nuits trop courtes. Bientôt, il faut consulter...

Avec ça, Madame, vous allez mieux dormir, vous verrez, je vous le garantis...

Comment refuser cette bouée de sauvetage? Lorsque la réalité devient trop accapareuse, lorsque l'anxiété ne vous lâche pas d'une semelle, il existe alors un refuge efficace : le sommeil.

Il suffit d'avoir la clé. Si vous avez égaré ou perdu la vôtre, ce n'est pas bien grave. Les somnifères pourront toujours vous servir de passe-partout. Et certains médecins sont de si complaisants serruriers...

La mère, c'est le pilier numéro un de la famille. Du moins quand les enfants sont jeunes. Si elle craque sous la pression, on peut enclencher l'inexorable compte à rebours qui mènera à l'éclatement de cette famille. C'est comme ça. Voir un pilier s'effriter à vue d'œil, ça rend inquiet. Terriblement inquiet. Surtout quand ce pilier, c'est le tien. Et celui de cinq autres enfants...

Au printemps de 1964, les choses se précipitent. J'ai alors six ans. Notre cellule familiale est sur le point de se fragmenter. Mon père boit de plus en plus. Et de plus en plus souvent. Les scènes de violence à la maison se multiplient. C'est devenu infernal.

Début juin, ma mère s'administre alors une dose de cheval de somnifères. Elle sombre rapidement dans un coma dont elle n'émergera que diminuée par d'irréparables lésions cérébrales. Elle sera hospitalisée à l'Annonciation; sa convalescence nécessitera six longs mois.

Le spectre des foyers nourriciers devient réalité. Le dossier numéro 2370 du Service social du diocèse de Saint-Jérôme est maintenant ouvert. C'est le mien.

J'ai d'abord fait la connaissance de Roger, mon travailleur social. Il m'a parlé avec emphase d'une ferme, à Sainte-Monique, où j'irais demeurer pour un « petit bout de temps », c'est-à-dire le temps que ma mère récupère et puisse revenir prendre soin de moi... Je n'ai donc pas à m'inquiéter puisque « tout ça » n'est que temporaire.

Je me retrouve donc à Sainte-Monique, avec ma petite valise, un peu craintif. Heureusement pour moi, je ne suis pas seul. Ma sœur aînée sera ma compagne d'infortune.

On ne transplante jamais sans risque un petit arbre. Que dire alors d'un enfant? Par bonheur, la transplantation d'un petit citadin, au mois de juin, en pleine campagne, ne sera pas traumatisante, du moins au début. Il y a là tout un monde différent à découvrir. Et puis ce sont les grandes vacances. C'est un peu comme si je les passais chez un mon-oncle et une ma-tante que je n'avais jamais connus. Tout l'été se passera donc comme sur des roulettes.

C'est en septembre que la sauce va se gâter. Le retour à l'école sera éprouvant. Le « nouveau » que je suis devra, il n'a guère le choix, jouer des coudes pour prendre sa place au soleil. Pour être accepté de ses pairs, il faut faire ses preuves. Je suis dissipé et je dois en payer

## VOLEUR D'ENFANCE

le prix. À la mi-octobre, j'écope ma première fessée. Ce ne sera pas la dernière... Je sais, en tout cas, qu'il ne refroidit pas souvent, le téléphone du triangle maitresse, mère nourricière et travailleur social.

Aux vacances de Noël, on m'autorise à passer deux semaines dans ma famille. Je suis tellement heureux de retrouver tous les miens! Même maman est là, qui semble avoir pris beaucoup de mieux. Je ne l'avais ni vue ni embrassée depuis six mois. Ah! Que ça fait du bien d'être là, de se sentir ensemble, toute la famille réunie autour du sapin de Noël! On ne peut oublier cette magie, hélas! Trop éphémère!

Retour à Sainte-Monique. À reculons. D'abord parce que ma sœur aînée n'est plus avec moi. Elle est restée auprès de ma mère, pour l'aider. Ensuite, parce que ça va de plus en plus mal à l'école et au foyer nourricier. La bienveillance du début a fait place à l'intolérance...

Fin février, étude de mon cas. Il est alors convenu que je retourne vivre au sein de ma famille. Je ne me fais pas prier pour faire ma petite valise.

De nouveau, et contre toute attente, la famille est réunie sous un même toit, situé à présent sur la rue Sainte-Paule, au 404, plus précisément.

Ma mère n'est pas complètement rétablie, loin de là. Des maux de dos, à présent, la harcèlent. Persistants, insupportables. Des examens révèlent une faiblesse anormale de la colonne vertébrale. Il faut lui plâtrer le corps. Nouveau séjour à l'hôpital. Puis lente convalescence à la maison.

Mon père ou ma mère n'ayant, l'un comme l'autre, aucun parent dans la région à qui confier, dans les circonstances, la garde de leurs enfants, ce sont des voisins charitables qui, souvent, les dépanneront.

Un autre automne grisâtre est déjà là. Le renflouage du bateau familial va-t-il tenir encore longtemps? Le miracle se serait-il produit? On peut en douter sérieusement, en songeant aux piliers effrités...

Ça va en effet plutôt mal. L'inferral tandem alcool-violence est réapparu dans le décor et multiplie ses ravages. La peur pousse ma mère à bout: elle réclame l'intervention de la cour...

Cette année, Noël ne sera pas comme l'an dernier. Maman ne sera pas avec nous. Elle est repartie hier pour l'Annonciation...

Janvier 1966. L'espoir de voir revenir maman à la maison s'évanouit. « Ils » vont la garder là-bas, encore longtemps. Mon père décide alors que ses trois premiers enfants

## Le dossier 2370

seulement resteront avec lui. Les trois plus jeunes, dont moi, seront confiés à des foyers nourriciers.

Mon frère Mark et moi passons d'abord dix jours en centre d'accueil. Puis on nous conduit chez M. et Mme Wilfrid Danis, habitant au bout de la rue Chapleau. Rue en cul-de-sac, grande maison confortable, des enfants qui sont presque de notre âge, une dame attentive et attentionnée à notre égard. Mais acrimonieuse, souvent.

Mark et moi, nous nous entendons comme larrons en foire. C'est vrai que nous ne rendons pas toujours la vie facile à Mme Danis. Ni à ses enfants...

Nous ne logeons pas très loin de chez mon père. Une fois par mois, au moins, nous allons lui rendre visite, car lui ne vient jamais. L'absence de ma mère n'a rien changé à ses habitudes. Il est souvent ivre et ne semble pas heureux outre mesure de nous voir.

Nous fréquentons tous deux l'école Notre-Dame, qui est à quelques intersections de la maison. Mes résultats scolaires laissent encore fort à désirer...



## II

### LA

## CONFESSION

Fin mai 1966. Le beau temps est revenu. L'été achève de faire son nid et, dans quelques semaines à peine, nous serons tous en vacances. Les vraies. Les seules d'ailleurs dont on n'imaginera même pas la fin quand on les entamera, car elles combleront les écoliers d'une insouciance tellement bienvenue :

Toutes les fenêtres de la classe sont grandes ouvertes à la douceur de l'air estival. De partout nous parviennent des petits cris, des rappels de la joie de vivre. Mon imagination a déjà pris la clé des champs...

Mais l'école n'est pas finie, loin de là! On dirait même que la maîtresse redouble d'ardeur et de détermination à notre égard : « Il ne faut pas perdre une seule minute de votre temps. Les derniers examens s'en viennent et il est encore possible de vous rattraper, surtout si vous avez trop fait la paresse jusqu'à maintenant... »

Tout en nous servant ces sages paroles, elle balaye la classe tout entière avec ses yeux, s'assurant que chaque paire de petites oreilles syntonise le même poste. Le sien. Puis elle enchaîne : « Cet après-midi, vous allez avoir la chance d'accueillir monsieur l'abbé Valois, qui va venir vous aider à mieux préparer votre prochaine confession. Vous savez, le prêtre, en sa qualité de ministre de Dieu, a le pouvoir de pardonner tous les péchés. Mais il faut, pour cela, ne rien lui cacher qui puisse avoir offensé Dieu... »

Ce n'est pas la première visite de l'abbé Valois à l'école Notre-Dame ni même dans notre classe. Le passage de ce « ministre de Dieu » parmi les jeunes enfants que nous sommes revêt à chaque fois une importance que ne manquent jamais de souligner nos titulaires.

À vrai dire, la présence de ce monsieur en soutane nous intimide toujours quelque peu. Du moins pendant les premières minutes de sa visite. Mais après quelques habiles questions, il réussit toujours à rompre la glace. La participation des élèves lui est alors acquise. Pour ma



## VOLEUR D'ENFANCE

part, j'éprouve un plaisir non dissimulé à faire valoir mon point de vue sur les sujets abordés à chaque fois que j'en ai la chance.

Vu qu'il s'agit de mieux nous préparer à recevoir le sacrement de la confession, les dix commandements de Dieu et les sept commandements de l'Église seront donc scrutés à la loupe. Pourtant, ce seront les sept péchés capitaux qui aujourd'hui auront la vedette.

Il en a, ce jeune prêtre de 36 ans, du talent pour expliquer qu'il est humainement impossible d'échapper tout à fait à l'un ou à l'autre de ces vilains péchés capitaux que sont l'orgueil, l'avarice, l'impureté, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse :

-Vous n'avez pas le choix. Pour plaire à Dieu, vous devez être constamment sur vos gardes. Car le diable est patient et il sait ce qu'il veut : vous faire succomber pour s'emparer de votre âme. Un vrai chrétien, c'est comme un soldat : il doit toujours être au garde-à-vous, prêt à résister, jusqu'au martyre s'il le faut, pour garder intacte sa foi...

Et tout en continuant à animer le débat, le pasteur déambule parmi ses brebis, posant onctueusement une main, tantôt sur l'épaule de l'un, tantôt sur la nuque de l'autre.

-Mais, Monsieur l'abbé, on peut quand même pas avoir des yeux tout le tour de la tête pour voir venir toutes les tentations et les reconnaître à tout coup! On peut pas être parfait, quoi!

-Hélas! Non. Depuis la faute originelle, chaque être humain vient au monde handicapé en quelque sorte. Malgré son baptême, malgré tous ses efforts, parfois il succombe au péché. Mais, à l'exemple de Jésus sur son chemin vers le Golgotha, qui a chuté trois fois et qui s'est relevé trois fois, un vrai chrétien doit se relever courageusement chaque fois que le démon réussit à le faire trébucher sur le chemin qui mène au ciel.

Une pause, le temps de jeter un coup d'œil sur toutes nos frimousses. Puis, encore plus persuasif :

-Le prêtre est là pour vous aider, vous guider. Par le sacrement de pénitence, il peut vous pardonner tous vos péchés, sans exception. Il peut ainsi vous réconcilier avec Jésus qui est mort pour nous et vous permettre de reprendre avec sérénité la voie qui mène au Seigneur. Un bon chrétien n'est jamais désespéré. Il croit à l'infinie miséricorde de son père. Il suffit de regretter sincèrement ses fautes et de les avouer au prêtre... Ainsi il est pardonné et il peut retrouver la paix de son âme.

## La confession

Et sa main continue à vagabonder. Elle se pose çà et là, mais pas à la manière d'un copain ou d'un parent. Pas franchement. Elle trahit déjà, par un discret, mais équivoque mouvement du bout des doigts, que sa voix sèche cache si bien.

Au fait, ce monsieur à lunettes et en soutane toute noire a quelque chose d'un peu irréel. Il est pour nous, en quelque sorte, le commis voyageur à plein temps du bon Dieu. Un marginal, un homme qui n'est pas ou plutôt qui n'est plus vraiment un homme comme tous les autres. Dans notre petite tête de huit ou neuf ans, le porte-voix et son Maître finissent par se confondre un peu...

Curieusement, les petites filles de la classe ne semblent pas avoir droit aux mêmes gestes « affectueux ». Peut-être le fait-il exprès. Peut-être que non. En tout cas, il est manifestement plus attentif aux petits garçons. Quelques-uns en particulier...

Mine de rien, le pasteur a soigneusement passé en revue son troupeau. Il a sans doute déjà déterminé laquelle de ses brebis méritera le privilège de profiter de ses petits cours particuliers.

-Qui peut me répondre correctement à une dernière question? C'est la question numéro 268 de votre catéchisme : « Comment devons-nous accepter ce que l'Église catholique nous commande? » Une vingtaine de petits bras se lèvent sagement.

- Avec respect et obéissance, lance le chanceux autorisé à répondre.

- Parfait...

L'école Notre-Dame dispose, fait assez rare pour une école, de ses propres confessionnaux. À cette époque, la grande salle de cette école sert régulièrement, le dimanche surtout, de lieu de culte.

Depuis dix longues minutes au moins, j'attends nerveusement, au milieu de la file d'attente, devant le confessionnal de monsieur l'abbé Valois. Voilà enfin mon tour. J'entre. Je referme la porte qui grince un peu. Je m'agenouille dans la pénombre. Mains jointes, j'attends que le petit guichet s'ouvre.

Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché. Je me confesse à Dieu et à vous, mon père. Je ne me suis pas confessé depuis...à peu près deux mois. J'ai reçu l'absolution et j'ai fait ma pénitence.

-Dis tes péchés, mon enfant.

## Voleur d'enfance

-Mon père, je m'accuse d'avoir eu des plaisirs solitaires...

-Quelle sorte de plaisirs « solitaires », mon enfant?

- Et bien!...des plaisirs avec mon corps, des plaisirs de la chair...comme ceux dont vous avez parlé ce matin en classe.

- Tu ne parles pas d'un péché juste parce que tu en as entendu parler?

- Non, non....Des fois, en allant aux toilettes, ou en me couchant le soir, je m'amuse avec mon... avec ma...

- Avec ton organe sexuel?

- Oui, c'est ça.

- Tu fais ça souvent?

Je suis « gêné » de répondre. Je suis très mal à mon aise. Je préférerais être ailleurs, loin de cette boîte de torture. J'ai envie de répondre « non » ou n'importe quoi pour mettre fin à cet interrogatoire. Mais je reste muet d'embarras. Il s'approche un peu plus du guichet, et, d'un air bienveillant, me répète sa question :

-Tu fais ça souvent?

- Ça m'arrive, oui, assez souvent...

À mon grand étonnement, il enchaîne alors, onctueux :

-Tu sais, mon petit, c'est pas un péché ce que tu as fait. C'est même très correct, ce que tu as fait.

Je suis déconcerté mais, tout en même temps, je suis en quelque sorte soulagé. Soulagé parce que absout, libéré d'un déplaisant remords que j'ai toujours ressenti en me rappelant cette pratique solitaire. J'ai donc tout à fait le droit de faire ça : un prêtre vient de me l'affirmer! Et, comme si cette révélation n'avait pas suffi, le confesseur approche sa tête encore un peu plus du guichet et, sur un ton tout à fait confidentiel, me glisse à l'oreille :

-Écoute, écoute bien ce que je vais te dire. Mais ça, tu comprends, il ne faudra le répéter à qui que ce soit. Je te le dis à toi, mais ça doit rester entre nous. Tu es capable de garder un secret?

-Oui, mon père.

## La confession

-Tu sais, ce que tu as fait, moi aussi ça m'arrive. Ça m'arrive même souvent...

Je ne sais pas pourquoi, mais je commence alors à avoir peur. J'entends mon cœur battre la chamade. Je bredouille quelques mots qu'il ne parvient pas à saisir. Il sent bien que je suis très mal à mon aise. Sa voix se veut encore plus rassurante :

-N'aie pas peur! C'est pas grave. Je te le dis, tu dois me croire.

Un bref moment de pause. Sûr de lui, il me demande alors carrément :

-Où habites-tu?

-Chez madame Danis, sur la rue Chapleau.

-Tu n'habites pas avec tes parents?

-Non, je suis en foyer nourricier.

-Ah bon... Qu'est-ce que tu fais, samedi prochain?

-Moi? Rien, je fais rien. Je joue, je joue dehors.

-Pourrais-tu venir me rejoindre à l'école, vers deux heures? Je t'attendrais devant l'école.

-Pour quoi faire?

-On va parler. On va jaser ensemble. Si ça te tente, on pourrait aller faire un tour en auto ensemble. On pourrait même aller se baigner et puis aller au restaurant, prendre un coke avec un hot-dog... Ça te tente-tu?

-Oh! Oui, mon père.

-Comment tu t'appelles, déjà?

-Claude. Claude Dancause.

-C'est bien, mon Claude. Bon! Alors, c'est entendu, on se retrouve à deux heures, samedi, devant l'école. Mais, en attendant, tu ne parles de ça à personne! Tout ce que tu m'as dit, tout ce que je t'ai dit, ça reste entre nous. Ça doit rester secret. Ça serait un péché d'en parler. Tu comprends?

## VOLEUR D'ENFANCE

-Oui, bien sûr, mon père.

- J'ai ta parole. C'est maintenant notre grand secret à toi et à moi... À samedi.

Le piège a merveilleusement bien fonctionné. Sans l'avoir cherché et à ma stupéfaction, je suis devenu le confident obligé de mon confesseur. Je me retrouve tout à coup dépositaire d'un secret bien lourd pour mes fragiles épaules d'enfant de neuf ans.

Ce secret de la confession à l'envers – où c'est le pénitent qui doit taire les fautes du prêtre – va m'entraîner dans une aventure honteuse et traumatisante. Cette confession va empoisonner le reste de ma vie, je le crains.

Au numéro 874, le petit catéchisme nous enseigne que « le prêtre est obligé de garder toujours le secret sur tous les péchés que nous lui avons confessés parce que Dieu et l'Église catholique l'obligent à garder le secret le plus absolu ».

Et les pénitents, combien de temps sont-ils tenus de garder secrets les péchés de leurs confesseurs? Le catéchisme est muet à ce sujet...

Pour moi, comme pour tous les enfants de mon âge qui ont la foi, le confessionnal est cette mystérieuse, mais magique boîte noire dans laquelle on peut se délester, se débarrasser de tout ce qui peut nous peser sur la conscience. Complètement et sans retour. On en ressort alors soulagé, beaucoup plus léger.

Mais ce jour-là, en refermant derrière moi la porte de ce confessionnal maudit, je suis un peu confus. Rassuré et troublé tout à la fois. Comment tout cela peut-il être possible? J'ai beau me répéter la question, je ne trouve aucune réponse satisfaisante. Je réussis quelque peu à faire taire ma curiosité en me disant que si le bon Dieu a ses mystères qu'on ne peut comprendre, il est bien normal que ses représentants officiels en aient aussi.

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il m'en coûte, je ne parle de tout cela à personne. Pas même à mon frère qui habite avec moi.

# III

## LES PREMIÈRES

### AGRESSIONS

Arrive le samedi suivant. Je n'ai pas oublié le rendez-vous. Madame Danis n'est au courant de rien. Comme d'habitude, je lui ai simplement dit que j'allais jouer pas trop loin et de ne pas s'inquiéter.

Quand j'arrive devant l'école, l'abbé est déjà là, qui m'attend au volant d'une grosse voiture foncés, une Chevrolet, je crois. Dès qu'il m'aperçoit, il me fait un signe de la main. Je m'approche, un peu essoufflé d'avoir couru. Il est vêtu comme tout le monde, sans soutane. Il grille une cigarette.

Je prends place sur la grande banquette avant. Il démarre.

-Bonjour, Claude, tu vois, je t'attendais, me fait-il d'une voix engageante. Embarque!

-Où est-ce qu'on va, Monsieur l'abbé?

-On va aller se promener, tous les deux. Tu vas voir, ça va te plaire. Tiens, on va aller du côté de Notre-Dame-de-la-Salette, c'est un beau coin tranquille.

On sort donc de Saint-Jérôme, on passe devant le cimetière et on se retrouve bientôt sur une des petites routes sinueuses de Bellefeuille. Les habitations se font de plus en plus rares. On s'enfonce dans la verdure. Chemin faisant, il m'interroge sur ma famille, sur moi, sur mes goûts, sur mes rêves. Il veut tout savoir. Je ne lui cache rien.

-Je ne suis jamais venu par ici.

-Ne t'inquiète pas, mon Claude, je connais bien tous les chemins du coin. Tout à l'heure, on va arriver à un lac. Un beau petit lac tranquille où on va pouvoir se baigner. Dis donc, ça te tenterait de jouer à un jeu, en attendant?

- Bon, alors je t'explique. À chaque tournant, tu vas ôter un morceau de linge, un vêtement, tu comprends?

- Euh...oui!

- C'est interdit de tricher. Tu vas voir, c'est très drôle. Mais il faut tout enlever. Tout.

## VOLEUR D'ENFANCE

Il n'y a pas de doute qu'il connaît déjà très bien le chemin sur lequel nous sommes engagés. Des virages, il y en a; l'un n'attend pas l'autre. Je commence à m'exécuter. Mais un petit garçon de neuf ans, en été, est vêtu plutôt légèrement.

Un soulier, puis le second. Un petit bas, puis l'autre. Le chandail et la camisole suivent. Ne restent que la culotte et le maillot, que j'ai enfilé en cachette, avant de partir, à la place d'un caleçon. En moins de dix minutes peut-être, je n'ai plus rien sur le dos. Rien.

À chaque nouvelle « perte », l'abbé a ri très fort, semblant trouver cela très drôle. Moi aussi j'ai trouvé ça comique, au début, et j'ai ri avec lui. Mais là, à la fin, au moment où je me retrouve complètement nu, mon rire est plus forcé que spontané. Il doit s'en être rendu compte. Je le supplie presque :

-Qu'est-ce que je fais maintenant, je me rhabille?

- Non, non, pas tout de suite! Le jeu n'est pas fini. Ça fait partie de notre secret à tous les deux. C'est juste un jeu pour s'amuser un peu. Trouves-tu ça drôle?

- Oui...mais si quelqu'un nous voyait?

- Pas de danger, personne ne va nous voir ici.

Un peu plus loin, il décèle l'entrée d'un petit chemin, dérobé à souhait, qui mène à un boisé. Il ralentit, s'y engage et, une centaine de mètres plus loin, immobilise la voiture dans un coin très discret.

Il se tourne vers moi, pose son bras droit sur le dossier de la banquette.

-Tu vois, ici on va être tranquilles pour jouer au nouveau jeu que je voudrais t'apprendre. Et puis, tu sais, tous les parents jouent à ces petits jeux avec leurs enfants, un jour ou l'autre... Viens, approche-toi un peu plus de moi!

À ce moment-là, je suis encore recroquevillé contre la portière. Je me sens bien petit et pas très à mon aise. Nu comme un ver. Je tiens encore à deux mains mon maillot pour protéger tant bien que mal le dernier retranchement de ma pudeur.

-Viens! N'aie pas peur, approche-toi de moi!

Je m'approche un peu, hésitant. Il descend alors sa main sur mon épaule et m'attire tout contre lui :

-Comme ça, c'est beaucoup mieux!

## Les premières agressions

Tout en me retenant par son bras droit qui m'enlace, sa main gauche se glisse sur mon genou et mes cuisses. Je sens sa respiration s'accélérer.

-Mais qu'est-ce que vous faites là, Monsieur l'abbé?

- On va jouer à se faire des touchers. Des touchers d'amour. Je te trouve à mon goût. Je te trouve doux. Je vais te donner toutes les caresses et tout l'amour que tes parents t'ont jamais donnés. Tout ce que ta famille d'accueil ne pourra jamais te donner, toute cette affection qui doit te manquer, moi je vais te le donner, tout ça. Je veux que tu me voies comme ton grand ami. Pas juste comme un père, mais comme un grand ami qui t'aime et qui veut prendre soin de toi.

Tout en continuant à promener ses gros doigts sur la peau de mes cuisses maigrichonnes, il me susurre à l'oreille, les yeux mi-clos :

-Fais-moi la même chose...

Je suis réticent. Je fais semblant de ne pas avoir entendu. Il saisit alors ma main et la guide jusqu'à ses genoux. Comparés aux miens, ils sont énormes. Il ne me lâche pas la main. Je le sens très excité. Quelques secondes plus tard, il n'en peut plus. Il me libère subitement la main et descend la fermeture éclair de sa braguette. Il sort alors précipitamment de sa tanière un membre viril qui a de quoi surprendre tellement il est ....modeste. Je n'en reviens pas. Et pourtant, il est, à n'en point douter, en pleine érection. Mais cette surprise, par ailleurs, me rassure : malgré la différence d'âge et de taille entre l'abbé et moi, il n'y a pas grand différence de ce côté-là...

Son excitation se traduit par des gestes de plus en plus saccadés. Il pose carrément ma main sur son pénis, la couvre de la sienne et amorce un mouvement de va-et-vient. Il se produit quelques secondes plus tard un phénomène que je n'ai jamais vu. Son pénis se met à cracher un liquide blanchâtre, un peu visqueux... Je suis inquiet, je trouve ça étrange

-Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi ça crache?

- Tu sais, c'est comme une petite poupée. Une petite poupée gonflable. Si tu y touches, si tu la caresses, elle grossit. Et si tu la caresses longtemps, elle crache. C'est comme la salive, c'est propre, ça sent bon, ça ne goûte pas mauvais et ça n'est pas mauvais et ça n'est pas dangereux du tout...

-Ah! Oui...?



## VOLEUR D'ENFANCE

Alors qu'il m'expliqua tout ça, moi j'en ai encore plein les mains, de ce liquide blanc qu'il me dit être propre. J'allais m'essuyer sur la banquette. Une bonne taloche m'arrête net. Je me fige sec.

-Va pas t'essuyer là, voyons donc!

Je commence à pleurer. Il m'entoure à nouveau de son bras paternel, s'excuse, me demande de me rapprocher de lui. Il me tend un mouchoir pour sécher mes larmes et... m'essuyer les doigts.

-Tu aimerais ça conduire une auto? me fait-il alors, comme pour faire diversion. Ça réussit.

- Oh! Oui, bien sûr.

Il achève de nettoyer méticuleusement les petits « dégâts » causés par sa petite « poupée ». Il laisse cependant cette dernière à l'air libre, une fois le « ménage » terminé. Va-t-elle servir de nouveau?

-Pour conduire, tu vas t'asseoir sur moi. Il appuie alors sur une manette placée sous la banquette. Celle-ci recule de quelques pouces.

- Remets ton petit chandail. C'est juste au cas où on croiserait des gens.

Je m'exécute puis je viens m'installer derrière le volant. Nous démarrons. Il conduit en prenant bien son temps, la main gauche près du volant, prête à intervenir au cas où... Son autre main a pris possession de mes cuisses. Il ne cesse de les pétrir avec ses gros doigts pendant tout le trajet qui nous amène à un petit lac qui lui semble déjà très familier. Comme prévu, nous allons nous baigner.

La petite plage choisie est complètement déserte.

-Nous sommes tout à fait tranquilles, comme tu vois. On va pouvoir faire des jeux. Va voir si l'eau n'est pas trop froide. Je te rejoins.

Je suis déjà à l'eau quand il me rejoint. Il a pris le temps d'enfiler son maillot de bain qu'il s'empressera néanmoins de retirer dès qu'il aura pénétré dans l'eau jusqu'à la taille. Il m'invite à faire comme lui.

Malgré le très beau temps, l'eau est encore un peu froide, car nous ne sommes qu'au début de juin. La baignade ne durera qu'une petite demi-heure. Le nouveau jeu consiste à nager entre les jambes écartées de l'autre et, en passant, à lui chatouiller le sexe avec les doigts. À un moment donné, il me dit :

## Les premières agressions

-Tu vas voir, je vais te faire quelque chose de spécial avec ma bouche.

Il prend une bonne respiration, enfonce sa tête sous l'eau et vient me prendre tout le pénis dans sa bouche. Il l'y retient quelques secondes. Décidément, il en connaît des drôles de jeux, cet aumônier!

On sort de l'eau. J'ai des frissons : vite, une serviette! On est maintenant prêts à partir. Je commence à avoir faim :

-Est-ce qu'on va aller manger un hot-dog?

- Mais oui, bien sûr. Il y a justement un petit restaurant tout près d'ici.

Avant de redémarrer, il me demande de le regarder droit dans les yeux :

-Maintenant, on est deux grands amis, toi et moi. Et puis, comme tous les amis, on a des secrets, des grands secrets. Ces grands secrets-là, tu es mieux de les garder, tu comprends? Sinon, ça pourrait aller très mal entre nous deux...

-Oui, je comprends, Monsieur l'abbé.

- Tu sais ce que ça veut dire?

Il pose alors son index sur sa bouche. Tout en me fixant, l'air grave. J'incline la tête...

Il regarde l'heure, me dit qu'il faut se hâter un peu :

-Viens t'asseoir un peu plus près...

Pendant tout le trajet du retour, il ne conduit pratiquement que d'une seule main. De l'autre, il garde le contact avec moi, en me caressant distraitemment la tête ou les épaules. Naturellement, il insiste pour que moi, je le caresse encore un peu.

On arrive enfin à l'école Notre-Dame. Il se gare, coupe le contact et se tourne vers moi :

-Claude, avant de te laisser, j'ai trois choses à te dire. Premièrement, jamais, tu entends, jamais il ne faudra parler à qui que ce soit de ce qui vient de se passer cet après-midi. C'est pour ton bien que je te dis ça. Tu as bien entendu?

- C'est promis, Monsieur l'abbé.

- Deuxièmement, peux-tu revenir samedi prochain? Non! Tu vas revenir samedi prochain, O.K.?

## VOLEUR D'ENFANCE

Ce ton impératif me fait frémir. Ai-je vraiment le choix de revenir ou pas? Maintenant que le doigt est pris dans le tordeur, le reste du bras va-t-il y passer au complet?

-Oui, oui, Monsieur l'abbé.

- Troisièmement, je vais passer voir madame Danis cette semaine. Si elle te demande ce qu'on a fait ensemble cet après-midi, tu dois tout simplement lui dire qu'on est allés se promener en auto, qu'on a jasé, qu'on s'est baignés et que tu es bien content. C'est tout. C'est compris?

- O.K. j'ai compris. Soyez pas inquiet.

Retour à la maison. Je demeure muet comme une carpe à propos de mon samedi après-midi. Madame Danis me fait pourtant la remarque que je suis encore plus nerveux que d'habitude et, surtout que je deviens bègue quand je réponds aux gens qui me parlent. C'est vrai que je dors mal parce que je fais de mauvais rêves. En classe, je suis encore plus distrait que d'habitude.

Tel qu'annoncé, l'abbé Valois s'est amené cette semaine chez madame Danis. Tout en prenant un café, il a rassuré la brave dame sur la pureté de ses intentions à l'égard des « orphelins » comme moi :

-L'Église a toujours eu une sollicitude tout à fait particulière pour ces enfants-là. Vous comprendrez alors facilement, ma chère dame, que c'est pour moi non seulement un plaisir, mais un devoir tout à fait naturel que de leur consacrer un peu de mon temps.

Le vicaire n'a donc aucun scrupule, le samedi suivant, à venir me cueillir directement chez madame Danis. Je le sens détendu, sûr de lui. Il me sourit :

-On va aller faire un pique-nique. Un beau pique-nique. Tu as faim, j'espère.

-Oh! Oui, mon déjeuner est déjà loin.

On roule quelques kilomètres, sous un soleil encore plus généreux qu'en fin de semaine dernière. L'abbé sait exactement où il va. Il s'arrête finalement dans un lieu isolé et bien ombragé.

Les vitres sont baissées. Ça sent bon l'odeur des conifères. On entend déjà quelques criquets...

Rapidement, après les caresses préliminaires d'usage, il passe aux aveux :

-Je t'aime beaucoup. Je veux te le montrer que je t'aime beaucoup.

## Les premières agressions

Il me fixe intensément, me saisit la tête comme on attrape un ballon, s'approche...s'approche...et me plaque avec fougue un drôle de baiser sur la bouche. Je sens son haleine de fumeur et une grosse langue râpeuse qui me lèche. Je serre les dents. J'éprouve un sentiment de dégoût. Il n'insiste pas.

-Viens, on est arrivés.

Nous descendons de la voiture. Il verrouille soigneusement les portières, ouvre la malle arrière et en retire un panier à pique-nique, un sac et une grande couverture. Nous nous enfonçons alors dans le bois. Le sentier nous conduit, quelques minutes plus tard, à une sympathique clairière où le soleil plonge allègrement. Mon guide est enthousiaste :

-C'est ici qu'on va s'installer.

Et tout en déployant minutieusement la couverture sur le sol, il soupire :

-Ah! Qu'on est donc bien, tout seuls dans le bois. Mais il fait tellement chaud... On va se déshabiller pour être encore mieux. Oui, c'est ça, on va se mettre à l'aise. Qui va être le premier complètement déshabillé? Ajoute-t-il, les yeux pétillants.

Tout en se dévêtant, il ne me quitte pas une seconde des yeux. Il dissimule assez mal sa grande excitation. Je crois même qu'il a fait un peu exprès pour me laisser gagner.

-Viens, on va casser la croûte! Me dit-il, tout excité.

Et il sort de son panier plein de bonnes choses : des sandwiches coupés en quatre, des crudités, du fromage, des biscuits, quelques fruits et des boissons gazeuses en bouteille. Je mange avec l'appétit qui sied à un préadolescent toujours affamé. Le panier est bientôt vide. Il faut maintenant passer aux choses sérieuses...

Il tire alors de son sac une bouteille d'huile pour bébé. En prenant tout son temps, il me badigeonne sur tout le corps, en redoublant de méticulosité à certains endroits...

Puis c'est à mon tour de l'enduire complètement de la même huile. Comme on fait pour le mouton qu'on va faire rôtir entier à la broche lors d'un méchoui. Notre épiderme est devenu luisant sous les rayons du soleil.

-Tu fais bien ça, mon grand. J'aime ça, continue! Il ne faudrait surtout pas attraper de coup de soleil!

Et je dois continuer à le masser du mieux que je peux. Le contact de mes mains malhabiles avec sa peau pâlotte, saturée d'huile, semble lui procurer un plaisir qu'il a peine à contenir. Il me demande finalement de concentrer mes efforts sur son sexe :

## Voleur d'enfance

-Vite, mets-le dans ta bouche. N'aie pas peur.

J'obéis avec dédain. Il m'empoigne la tête, me retient, éjacule...

Un haut-le-cœur me saisit. Je me libère brusquement. Je recule. J'éprouve un pressant besoin de cracher, de vomir.

-Tiens, prends ce bonbon. Tu vas voir, le drôle de goût va disparaître. C'est comme ça, les premières fois.

Il se moque joyeusement de mon « inexpérience », comme il dit. Pour sa part, il semble on ne peut plus satisfait du déroulement de son pique-nique.

Il me commande alors de me coucher sur le ventre, au milieu de la couverture. Puis il sort de son sac des revues qu'il m'invite à feuilleter. Il s'agit de revues pornographiques pour homosexuels. C'est la première fois que j'en vois. Je les parcours des yeux, avec une curiosité naïve. Mais je ne peux pas dire que tout cela m'excite beaucoup.

-Tu sais, Claude, tout ça, c'est important pour ton éducation sexuelle. Il faut que tu en aies le goût. C'est simple : pour en avoir le goût, il faut d'abord que tu apprennes comment faire ça et puis, ensuite, naturellement, que tu le fasses... Tu comprends, entre amis, entre hommes, on a le droit de se le montrer, qu'on s'aime. L'amour, c'est pas juste un droit, c'est un devoir. Il faut se le montrer qu'on s'aime. C'est simple...

Et pendant qu'il m'étale sa théorie, il me badigeonne encore le dos, les jambes, les fesses... À un moment donné, il cesse de me masser. Il décide de s'allonger sur moi.

-Qu'est-ce que vous faites, Monsieur l'abbé?

- Rien! Rien! N'aie pas peur, détends-toi, laisse-toi faire. Tu vas juste sentir un petit quelque chose, mais ça va pas te faire mal. C'est pour ton bien, tu vas voir. Détends-toi, ferme les yeux, bouge-pas...

Je sens alors quelque chose s'enfoncer dans mon rectum. Ça fait mal. J'aime pas ça du tout. Je hurle ma douleur :

-Arrêtez! Je ne veux pas! Ça fait mal!

Je reçois alors une bonne claque sur la tête :

-Es-tu fou de crier comme ça? Ça va pas, non?

Il s'écarte alors brusquement de moi :

## Les premières agressions

-Ah! Claude, excuse-moi...

Je ne comprends rien à ce qui vient de se passer. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, que j'apprendrai la définition du mot « sodomiser ».

Pendant une demi-heure, il redouble de gentillesse et de mots doux à mon égard il me couvre de caresses. À mon grand étonnement, il ira jusqu'à faire disparaître complètement dans sa bouche, non seulement mon pénis, mais en même temps mes testicules. Je n'en reviens tout simplement pas. Je ne peux m'empêcher de lui demander pourquoi il fait « ça ».

-Il faut que tu saches, me répond-il avec conviction, ce que c'est l'amour. Je peux t'aider, je dois t'aider à l'apprendre. En même temps, il faut que tu comprennes que moi, étant un prêtre, je n'ai pas le droit d'aimer une femme. Mais avec toi, ce n'est pas pareil, j'ai le droit. À la seule condition que cet amour reste un grand secret entre nous. Tu comprends?

Poursuivant sur le même ton paternel, il m'annonce, comme à regret, qu'il faut commencer à songer au retour. Il sort de son sac deux petites serviettes qui épongeront l'excédent d'huile dont nos corps ont été si généreusement enduits.

-Samedi prochain, on ne pourra pas se rencontrer. C'est bien dommage. Mais jeudi après-midi, je serai à l'école pour confesser. Je t'attends. Tu vas venir?

- J'y serai. O.K.

Pourquoi ce rendez-vous dans un confessionnal? Je n'allais pas tarder à le savoir...

Le petit guichet s'ouvre...

-Bonjour Claude. Sais-tu ce que je suis en train de faire? Me chuchote-t-il à l'oreille.

- Euh! Non...

- Je joue avec ma poupée gonflable. Tu devrais faire pareil. Vas-y!

Il fait sombre. Je fais alors semblant.

-Mets-toi debout, me fait-il, baisse ton zip!

Je m'exécute.

-Bien... Remets-toi à genoux. Regarde-bien ce que je vais faire...

À travers le guichet, je le vois qui se lève. Il retrousse sa soutane et, ostensiblement, il se masturbe sous mes yeux pendant quelques instants. Puis se rassoit.

## VOLEUR D'ENFANCE

-C'est un jeu. Un drôle de jeu, hein?

Recommandations usuelles touchant ma discrétion. Comme la dernière fois, complètement oubliées, l'absolution et la pénitence. Je n'ai d'ailleurs même pas eu à confesser le moindre péché...

Au numéro 753, le catéchisme nous apprend que « celui qui reçoit volontairement un sacrement sans les dispositions nécessaires, commet un sacrilège ». Qu'en est-il de celui qui administre ce même sacrement sans les mêmes « dispositions »? Encore une fois, le catéchisme est peu bavard là-dessus. Par contre, un peu plus loin, au numéro 915, il affirme sans ambages que « les fidèles doivent considérer le prêtre comme le représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre ». Rien de moins.

Malgré la confusion croissante de mon esprit, je tiens toujours parole : je n'ai encore rien dit à personne. Est-ce par loyauté ou bien plutôt par crainte? Les menaces de l'aumônier commencent à miner ma confiance en lui.

La semaine suivante, nouvelle balade en voiture avec mon ami. Les préludes se font de plus en plus expéditifs. Aussitôt garés dans un coin retiré et à l'abri des regards indiscrets, il m'enjoint de m'allonger sur la banquette et d'embrasser sa « poupée ». Je n'ai le droit de m'arrêter qu'au moment où il éjaculera.

Je dois ensuite reprendre mon cours de conduite automobile, assis encore une fois sur lui et, naturellement, sans culotte.

À un moment donné, je sens un de ses doigts se frayer un passage dans mon anus. Je proteste :

-Non, pas encore ça, je ne veux pas!

Je raidis tous les muscles de mon corps. Comme s'il n'avait rien entendu, mon moniteur enfonce son doigt encore un peu plus. Il tente de m'apaiser. En vain.

Je n'ai plus le choix. Pour me dégager, je braque brutalement le volant. La voiture fait une embardée. L'abbé parvient à reprendre *in extrémis* le contrôle de son véhicule. Il freine sec, à quelques pouces du fossé. On a bien failli entrer dans le décor. « Tant pis pour lui, me dis-je, il n'avait qu'à ne pas me faire ça! »

Cet après-midi-là, je sais seulement qu'on est rentrés à Saint-Jérôme plus tôt que prévu. Mais malgré son évidente contrariété, mon « grand ami » m'a quand même remis, en arrivant à la maison, un gros sac de bonbons « pour passer la semaine ».

## Les premières agressions

-Portez-vous bien Madame Danis.

-Merci et au revoir, Monsieur l'abbé.

Dans ma petite tête, je me dis : « Ça se peut pas que ça puisse avoir de l'allure des « affaires » comme ça. C'est pas correct, même si lui, le prêtre, me répète que tout ça, c'est normal, tout à fait normal ».

J'ai des doutes. De plus en plus de doutes. Il faut que j'en parle, même si promis le silence. Il faut que je le dise à une grande personne. À madame Danis, d'abord. Il le faut. Je prends mon courage à deux mains, je me ferme les yeux, pour mieux concentrer ma détermination. Je me répète : « Vas-y! Il faut que tu le dises ».

-Madame Danis, vous savez, l'abbé Valois, quand il vient me chercher, le samedi, il me fait des choses...

- Comment ça, des « choses »?

- Eh bien, oui! Des choses que je pense qui sont pas correctes.

- Comment ça, des « choses pas correctes »? Qu'est-ce que tu veux dire par là. Parle!

- Je suis obligé de jouer avec sa poupée qui crache et puis...

Je n'ai pas eu le temps de finir ma phrase. Je reçois la plus humiliante « claque sur la gueule » de toute ma vie.

-Menteur! T'es rien qu'un petit menteur! Faut bien être placé par le Service social pour être capable de mentir comme ça. T'as pas honte? Monsieur l'abbé Valois, s'il fallait qu'il t'entende! Lui qui est si bon, si généreux avec toi, qui t'emmène te promener, qui te paye la traite, qui agit avec toi comme un vrai père... Espèce d'ingrat! Va donc réfléchir un peu dans ta chambre : ça va te faire du bien! O.K. là?

J'ai compris : j'ai eu tort de vouloir m'ouvrir la « trappe ». Et si madame Danis avait raison, au fond de dire que je ne suis qu'un « ingrat »? Je m'en veux. Je suis déprimé, brisé, piégé.

Mon frère Mark, témoin de cette scène disgracieuse, est tout à fait ignorant de mon problème, de mon cas de conscience. Il me presse de questions. Je finis pas lui larguer quelques confidences...

-Il me fait des drôles de caresses. Je dois lui en faire aussi, mais tout ça, c'est un secret que je n'ai pas le droit de dire.



## VOLEUR D'ENFANCE

Sans trahir mon serment fait à l'abbé, j'ai entrouvert la porte sur mon « grand secret ». Cela me fait du bien. Il me semble que je respire déjà un peu mieux.

Mais, au lieu d'avoir effrayé Mark, le mystère dans lequel baigne toute cette drôle de relation entre l'abbé et moi a, au contraire, aiguisé sa curiosité.

-La prochaine fois, j'aimerais t'accompagner, me dit-il bravement, du haut de ses onze ans, et puis, moi aussi j'aimerais ça, me faire payer la traite, comme toi...

## IV

# LES AUTRES AGRESSIONS

Malgré l'appréhension qui me hante, je lui avoue, en bégayant :

-Mon frère Mark me trouve pas mal chanceux de vous connaître et d'aller me promener comme ça, avec vous. Je pense qu'il est un peu jaloux et qu'il aimerait ça, lui aussi, venir avec nous, le samedi. Est-ce que...ça vous dérangerait qu'il vienne avec nous pour la prochaine fois?

-Mais non, pas du tout, pas du tout, au contraire. Ça me ferait énormément plaisir de le connaître. S'il est un peu comme toi et s'il est aussi gentil que toi, je suis certain qu'on va bien s'entendre tous les trois ensemble. En tout cas, mon Claude, sois certain que je serai aussi bon envers lui qu'envers toi...

Fiou! Il n'a pas dit non! Je ressens un indicible soulagement. Mon « grand secret », mes doutes, mes tourments, tout sera désormais à moitié moins lourd. Ma gorge se desserre. Dans mes mauvais rêves, je ne serai plus tout seul. Merci, mon Dieu, d'avoir exaucé mes prières. Merci.

Je ne suis pas inquiet outre mesure au sujet de Mark. Il est de deux ans mon aîné. Il saura donc, bien mieux que moi, faire face à la musique. À deux, je le pressens, il ne pourra rien nous arriver de trop grave. Quoi qu'il puisse désormais advenir, j'aurai quelqu'un à qui me confier, quelqu'un avec qui partager mes craintes, quelqu'un qui, tout simplement, saura.

Mark, saura enfin, lui qui déplore que j'ai bien changé depuis quelque temps. C'est vrai que je suis soucieux : je ne cesse de me demander combien de temps encore je vais pouvoir résister à l'envie, que dis-je, à la nécessité de tout lui avouer.

-Est-ce qu'avec ton frère, on pourra jouer aux « mêmes jeux »? s'enquiert l'abbé avec une inflexion sans équivoque des deux derniers mots.

## VOLEUR D'ENFANCE

- Oui, oui! Soyez pas inquiets, je lui en ai déjà parlé. Il est au courant et il est d'accord.

« D'accord » pour venir avec moi, il l'est, oui! Mais au courant de tous nos « jeux », alors là, non! Loin de là! Pour ne pas trahir ma promesse faite à mon protecteur concernant notre « grand secret », je suis en effet resté très vague dans les explications que j'ai laissées filtrer à l'endroit de mon frère. Quant au reste, il l'apprendrait bien assez tôt par lui-même.

À la rencontre, suivante, tel que prévu, mon grand frère de onze ans m'accompagne donc. La glace est vite rompue. Avec quelques blagues judicieuses, l'abbé a tôt fait de mettre Mark tout à fait à l'aise. Il me faut admettre que mon frère est, au départ, moins timide que moi. Le vicaire, tout à fait rassuré sur son compte, décide alors d'une singulière extravagance : il nous entraîne chez lui, en quelque sorte, c'est-à-dire à la cathédrale de Saint-Jérôme. Plus précisément au sous-sol de cette dernière. La clef, il l'a déjà dans sa poche, naturellement.

En entrant, nos pupilles contractées par le soleil estival prendront plusieurs secondes à s'adapter à l'obscurité des lieux. Nous sommes seuls dans une immense salle fraîche et plutôt sinistre. Notre hôte a pris soin de bien verrouiller les portes derrière nous. Rien à craindre, par conséquent. Il éteint ensuite presque toutes les lumières. Il s'approche de nous, enjôleur :

-Les enfants, on va jouer à un jeu très drôle. Vous allez avoir tellement chaud que vous allez en avoir des sueurs. Vous allez voir...

- Ah oui? Et comment ça, des sueurs?

- Vous avez juste à obéir aux règlements du jeu...Pour commencer, il faut vous déshabiller. Vous mettre absolument tout nus... Ça va être très drôle!

Sans poser d'autres questions, j'obéis au représentant de l'Église. En moins de deux, je me retrouve flambant nu. Mon frère est sidéré. Je tente de le rassurer en plaisantant :

-Je t'ai dit qu'on jouerait à des jeux spéciaux! T'as juste à faire ce qu'il nous demande de faire. Tu vas voir. Qu'est-ce que tu attends?

O.K. d'abord! Si j'ai pas le choix... me fait-il à demi-mot et sans trop de conviction.

Avant même qu'il n'ait fini de se dévêtir, notre éducateur a déjà commencé à faire de même, avec un ostensible enthousiasme.

Et voilà, un lieu saint subitement transformé en club de nudistes ou plutôt en gymnas antique. On sait que les athlètes grecs-les Jeux olympiques n'étaient réservés qu'aux seuls hommes - s'entraînaient toujours nus.

## Les autres agressions

Le clair-obscur de la salle sera en effet tout à l'heure le complice d'une bien étrange course de relais. Après nous avoir priés de l'attendre à une extrémité de la salle, notre instructeur se dirige au trot vers l'autre bout pour y déposer, sur une table bien à la vue, son briquet en or. Il revient alors vers nous et nous explique les « règles » de son nouveau jeu.

Le premier coureur doit aller chercher le briquet et le rapporter en guise de « témoin », au second coureur. Ce dernier, en l'attendant, doit s'occuper activement de « l'entraîneur » et de sa « poupée gonflable ». Dès que le témoin change de main, celui qui le reçoit doit courir à son tour le reposer sur la table tout au fond pendant que l'autre coureur le relaye auprès de l'entraîneur. Et ainsi de suite, en alternance, jusqu'à épuisement des coureurs.

Tout le temps qu'a duré le jeu, l'instructeur a multiplié ses encouragements aux jeunes athlètes, les stimulants de son mieux. Impitoyable.

À la fin, Mark et moi sommes exténués et haletants, mais l'abbé lui, exulte. Il ne tarit pas d'éloges sur nos performances :

-Vous avez été de vrais champions! Venez vous asseoir un peu, le temps de reprendre votre souffle.

Il s'accroupit alors entre nous deux et pose ses grosses mains sur notre peau toute moite de sueur. Ses yeux dissimulent très mal toute sa convoitise. Le ton de sa voix, jusque-là assez naturel, devient plus étudié, plus théâtral. Comme celui d'un vrai curé, en somme. Dans un élan du cœur irrésistible, il nous confie :

-Ah! Les gars, si vous saviez toute l'affection que j'ai pour vous deux! Tout le bien que je vous veux à tous les deux! Vous me plaisez. Je vous aime donc! Des petits gars comme vous autres, pratiquement sans parents, ont besoin de quelqu'un d'autre pour s'occuper d'eux. Pour les aimer, pour les comprendre et, surtout, pour les instruire des choses de la vie... Je vous demande seulement de me faire confiance, de me faire entièrement confiance. La confiance, vous savez, c'est un peu comme la foi, Dans la vraie confiance, il n'y a pas de place pour le doute. Et quand on l'a, on peut aller loin...

Il n'ose pas ajouter : « Suivez-moi ». Ce n'est pas la peine. Il sait trop bien que les brebis orphelines que nous sommes sont à la merci de leur berger. Et que c'est lui, le berger...

Nous sommes toujours nus. Le « jeu » précédent a sans nul doute mis en appétit l'ecclésiastique demeuré lui aussi en tenue d'Adam, avant la faute originelle, s'entend. Il semble n'éprouver aucune gêne...

## VOLEUR D'ENFANCE

Ce retour aux sources profondes de l'Histoire de l'humanité, cette reconstitution biblique, si l'on veut, fait sûrement partie du plan de cours de notre original précepteur. La Genèse (2,25) ne nous apprend-elle pas, en effet, qu'au Paradis terrestre, tous deux, l'homme et la femme, étaient nus, mais n'en avaient pas honte? Il faut sans délai passer à un autre « jeu éducatif ». Le maître se redresse, recule un peu, me pointe du doigt :

-Claude, viens ici! Viens embrasser ma poupée, fais-la gonfler, comme je te l'ai montré... Il faut apprendre à ton frère ce que tu sais déjà.

Avec soumission, lentement, je m'approche de lui. Je m'agenouille... Mon frère, en silence, observe attentivement la scène. Après un moment, l'abbé me fait coucher par terre, sur le dos. Il se saisit alors goulûment de mon pénis. Je subis l'assaut avec résignation. Je ne puis m'empêcher de me répéter, en fermant les yeux : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite.... »

Mark n'en a plus pour longtemps à jouer le rôle de spectateur passif. À un moment donné, le professeur Valois interrompt son activité sur moi pour me proposer instamment de faire « le même exercice » sur mon frère qu'il invite à se joindre à nous. Puis, un peu plus tard, il commande à ce dernier de me faire subir le même traitement disciplinaire.

Le prédicateur est comblé : ses exhortations portent enfin les fruits tant espérés. Le voyeur écarquille les yeux. Le pédéraste est dans tous ses états : à la seule vue des deux gamins dociles, qu'il a personnellement formés, en train de s'échanger des caresses intimes, son excitation fébrile atteint bientôt un comble... Sa béatitude l'a transporté au septième ciel, en vérité.

Cette partouze d'un type assez particulier, qui vient de se dérouler dans l'enceinte même du palais épiscopal de Saint-Jérôme, ne se termine cependant pas là. Elle se poursuivra en effet au même petit lac où mon guide spirituel m'a déjà emmené lors de notre première « classe verte ».

Chemin faisant, au rythme des virages, on refait le même jeu du déshabillage progressif. À trois, c'est plus drôle et moins intimidant qu'à deux. La seule fausse note de ce « drôle de jeu » sera, incidemment, cette taloche dont Mark écopera, exactement dans les mêmes circonstances que moi, quelques semaines auparavant. C'est-à-dire en voulant s'essuyer les mains pleines de sperme sacerdotal sur la banquette de la voiture. J'interprète cette taloche comme un geste faisant partie, en quelque sorte, d'un certain rituel d'initiation.

Aujourd'hui, il fait beau et très chaud. La baignade qui va suivre n'est pas de refus. Il faudra cependant, encore une fois, nous plier aux exigences et aux envies de notre bon protecteur : nudisme et caresses sous l'eau, entre autres.

## Les autres agressions

Au terme de la balade, Mark a droit, comme moi, à une bonne « traite » au petit restaurant, soit une frite, un hot-dog et un « coke ». Sans oublier le sac de friandises, devenu familier, en guise de provision jusqu'à la prochaine fois.

Mon frère doit également encaisser l'inévitable mise en garde concernant la discrétion absolue qui doit entourer nos relations « particulières » avec notre grand ami, l'abbé Valois :

-Si vous parlez de ça, les gars, vous savez que ça pourrait aller jusqu'à l'école de réforme? Oh oui! Alors, vous savez quoi faire. Ça doit rester strictement entre nous! N'est-ce pas?

-...

- Bien, très bien.

Retour au foyer nourricier. Comme si de rien n'était, le prêtre se permet même de « s'accrocher un peu les pieds » chez madame Danis. Histoire de la saluer courtoisement, comme un « mon oncle » qui ramène au bercail les deux filleuls dont il a pris soin tout l'après-midi avec tant de bonté. Lorsque les enfants de la dame exprimeront au vicaire leur désir d'être, eux aussi, gâtés comme les frères Dancause, notre bienfaiteur leur rappellera qu'ils ont, eux, la chance d'avoir leurs vrais parents pour les « gâter ».

Mark et moi bénéficierons d'ailleurs de deux autres sorties éducatives en compagnie de notre formateur religieux. L'une se déroulera en forêt, dans la plus stricte intimité. La charité chrétienne et son pendant, l'échange de bons procédés, y seront enseignés, encouragés et pratiqués selon toutes les règles et les fantaisies de l'art « valoisien ».

Arrive enfin la dernière séance à trois. Elle se déroulera dans un petit chalet du côté de Saint-Colomban.

-Nous y serons beaucoup plus à notre aise pour nos jeux, nous avait confié notre ami d'un air entendu.

Encore une fois, ce dernier prend un plaisir intense à nous observer, mon frère et moi, en train de poser l'un sur l'autre tous les gestes qu'il nous prescrit d'une voix et avec des yeux d'une égale ardeur. Il est, si l'on veut, à la fois metteur en scène et spectateur du « happening » qu'il a organisé, qu'il supervise dans les moindres détails et auquel il ne dédaigne nullement prendre, par intermittence, une part très active.

À un certain moment, il me semble avoir entendu comme un bruit de pas venant de la chambre d'à côté. J'éprouve alors la désagréable sensation que d'autres yeux nous épient. Quelque autre complice aurait-il été convié au spectacle? Mystère.

## VOLEUR D'ENFANCE

Mes appréhensions du début refont surface une à une. Et pourtant, je croyais sincèrement qu'en partageant désormais ma galère avec mon frère, je me libérerais un peu de mes affreux doutes au sujet de l'abbé Valois. Je m'attendais à ce qu'il faut un peu plus réservé dans ses élans amoureux. Il est au contraire devenu plus exigeant, plus audacieux même. Où cela va-t-il s'arrêter? Mes prières sont toutes restées désespérément vaines.

Nous sommes maintenant deux à être pris dans l'engrenage. La curiosité naïve du début a rapidement cédé le terrain à une angoisse résistant à toute tentative d'apaisement. Il faudrait bien s'en sortir. Mais comment? Refuser d'aller plus loin, c'est risqué. Le vicaire ne nous a-t-il pas menacés de représailles? Chaque fois que j'y pense, je me rappelle la détermination qui se lit dans ses yeux. Il n'a pas l'air de plaisanter lorsqu'il nous parle d'école de réforme.

Mark et moi sommes dans un beau pétrin! Qui pourra bien nous aider à nous sortir de ce cercle devenu vicieux?

L'espoir renaît en la personne de Paul, notre grand frère de 14 ans, qui séjourne actuellement en centre d'accueil et qui s'amène à l'improviste pour nous rendre visite. Nous l'estimons capable de tenir tête à notre soi-disant « ami » et nous libérer de l'emprise de celui-ci. Jamais notre satire n'osera faire à Paul ce qu'il nous a fait subir à nous deux.

Nous nous empressons donc de saisir l'occasion. Spontanément, nous mettons alors Paul au courant de nos relations particulières avec l'abbé Valois et requérons son intervention dès notre prochaine leçon d'anatomie en compagnie de notre sexologue. Il accepte de nous aider en nous promettant de faire son possible...

Aussi, la fois suivante, sitôt montés dans la voiture de notre bienfaiteur, on lui annonce tout de go que notre frère Paul aimerait se joindre à nous... Ses yeux pétillent de désir :

-Ah oui? Et pourquoi pas aujourd'hui même au lieu d'attendre la prochaine fois? On pourrait passer le prendre...

Grisé sans doute par ses succès auprès de Mark et de moi-même, notre pédagogue accepte sans hésitation d'agrandir le cercle de ses initiés. Vu l'âge de Paul, on s'attendait à une certaine réticence de sa part. Mais non, pas l'ombre d'un « sourcillement ».

Paul réside alors au centre La Grange de Sainte-Sophie. Il faut donc faire un crochet pour aller le cueillir. L'ecclésiastique au-dessus de tout soupçon n'a aucun mal à convaincre le responsable de la maison d'accueil de lui confier quelques heures l'un de ses protégés.

Pendant notre trajet, le licencié en théologie a tôt fait de démontrer envers son nouveau disciple des préoccupations plus...prosaïques. Mark et moi avons pris sagement place

## Les autres agressions

sur la banquette arrière, laissant à Paul l'honneur de partager celle du chauffeur. Nous avons hâte de voir comment notre aîné va résister victorieusement aux assauts du satyre. Le prêtre, flairant le piège, décide de jouer le tout pour le tout. Sa tactique est simple : il va transformer sur-le-champ sa voiture en confessionnal ambulante. Au diable le surplus et l'étoile! Au diable également les deux spectateurs, assis aux premières loges et demeurés cois jusqu'à présent! Sans autre préambule, le confesseur attaque :

-Je suis sûr que toi aussi, mon grand, tu dois avoir des secrets concernant ta vie sexuelle...

- Euh...non...non, non! Pas vraiment!

- Ah oui? T'as pas besoin de me dire lesquels. Je pense que je peux lire tes pensées...

- Comment vous faites pour savoir ça?

- J'ai de l'expérience, tu sais, avec les adolescents. Je ne me trompe pas souvent dans ce domaine-là.

Et, du même souffle, il ajoute :

-Je devine même que tu aimes ça et que tu ne peux pas t'en passer. Ça ne m'étonnerait pas que déjà, à ton âge, il te soit même déjà arrivé de faire des petites choses en cachette avec d'autres... Je me trompe?

- Non, Monsieur l'abbé...répond Paul, carrément sur la défensive.

- Je le savais, avoue le confesseur d'un air faussement modeste. Je connais ça, moi, les garçons! Je vois ça tout de suite, moi, ceux qui aiment ça...les caresses. Je les comprends. Moi aussi, les caresses, j'aime ça. Tout le monde aime ça, les caresses. En donner, en recevoir. C'est naturel, c'est normal. Y a pas de honte à ça! À moi, tu sais, on ne peut rien cacher, je devine tout, c'est comme ça!

Par l'oscillation de haut en bas de son index tendu vers Paul, le confesseur désavoue la réserve de ce dernier. Mon frère, je le sens, est rempli de confusion. Sans lui laisser le temps de se relever de ce K.O., l'abbé devient alors onctueux, comme seul peut l'être un ecclésiastique pédophile, et lui murmure, les yeux mi-clos :

-Je le sais trop que ça ne te déplairait pas, des caresses. Maintenant... Hein? Tu ne réponds rien? Quand on ne répond rien, c'est qu'on est d'accord...



## VOLEUR D'ENFANCE

Joignant le geste à la parole, il tapote alors « amicalement » le genou de Paul qui ne sait comment réagir. L'affaire est dans le sac! Échec et mat pour ce pauvre Paul qui n'y a vu que du feu...sacré, sans doute.

Entre-temps, on est parvenu à destination. Je reconnais le site d'un récent pique-nique. Cette clairière hospitalière commence à me devenir un peu trop familière. À mon grand étonnement, Paul ne se fait pas prier pour la peine lorsqu'arrive le moment de nous mettre tous « à l'aise », c'est-à-dire de nous dévêtir complètement. A-t-il décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur? Veut-il sauver la face? Ferait-il semblant d'avoir envie de participer pour voir par lui-même jusqu'où iront ces jeux pervers? Mystification, bravade, curiosité ou un peu des trois, peu importe. Cette reddition sans condition et quasiment sans combat me laissera longtemps songeur, ne sachant trop si je dois déplorer la déconcertante faiblesse de Paul ou blâmer la dextérité diabolique de l'expert séducteur d'enfants qu'est cet abbé Valois.

Quoi qu'il en soit, le pique-nique tourne rapidement à la bacchanale. Encore une fois, le vicaire débauché réglera chaque scène avec un indescriptible délice. Chaque acteur devra performer en obéissant au doigt et à l'œil.

À certains moments, il arrive toutefois que la convoitise du pédéraste l'emporte sur la jouissance du voyeur. Il entremêle alors conseils et caresses, s'emparent à pleine main et à pleine bouche, de cette tendre chair juvénile que son vœu de chasteté lui interdit pourtant de butiner...

Cette débauche de masturbation et de fellation à quatre durera une bonne partie de l'après-midi.

À peine quelques jours plus tard, notre gentil organisateur nous convie à nouveau tous les trois à un « collectif » du même acabit qu'il orchestrera sa maestria habituelle, permettant ainsi à ses fantasmes phalliques les plus débridés de s'assouvir.

Ce cours pratique d'initiation homosexuelle sera, incidemment, le dernier que notre guide spirituel nous dispensera. Pourquoi ce dernier décide-t-il alors contre toute attente, de rompre une fois pour toutes ses « drôles » de relations avec nous? Quelques hypothèses viennent à l'esprit.

Le pécheur enfin repentí aurait-il subitement réalisé la gravité de la situation, l'ampleur du scandale dont il est le créateur? Il est tout probable que non, à la lumière surtout des événements qui vont suivre et qu'on ne découvrira avec horreur, hélas! que plusieurs années plus tard.

## Les autres agressions

L'ecclésiastique gavé de sexe aurait-il quitté en douce la table profane sans payer l'addition, le temps peut-être de cuver paisiblement ses trois dernières bouteilles de vin nouveau?

La simple appréhension d'avoir été beaucoup trop loin avec nous trois l'aurait-il sagement incité à couper net tout commerce charnel avec notre trio et à battre en retraite vers d'autres pâturages moins à risques pour sa semence pastorale.

Selon toute vraisemblance, le repli stratégique de notre bienfaiteur ne tiendrait qu'à notre retour forcé au Carrefour pendant l'été. Madame Danis n'en peut plus. Catastrophée sans doute par nos piètres résultats scolaires de fin d'année et de notre conduite « exemplaire », elle annonce au Service social son besoin de repos...prolongé. Cette demande reçoit un acquiescement instantané.

Le lendemain, en fin de matinée, deux petits frères reprennent le chemin du centre d'accueil. Chacun avec sa petite valise à la main. Mais, surtout, chacun avec une sourde nausée au creux de l'estomac. Une nausée qu'aucun exorcisme, je le crains, ne parviendra jamais à évacuer tout à fait de leur quotidien. Cette nausée indéfinissable, mais trop souvent présente, je sais parfaitement qui me l'a inspirée : c'est l'abbé Valois.

# V

## LA DÉNONCIATION

Je passe donc tout le reste de la belle saison au Carrefour. Plus précisément à son camp d'été situé à Sainte-Sophie. Avec une vingtaine de jeunes garçons, je partage des journées bien remplies. L'encadrement y est moins sévère qu'à la « maison-mère » de Saint-Jérôme, mais le feu roulant des activités organisées ne laisse pas grand place pour l'oisiveté.

Très rapidement, je m'adapte et me fais de nouveaux copains. J'ai si peu le temps de m'ennuyer que j'ai presque réussi à oublier l'abbé Valois. Comme un mauvais rêve qu'on s'empresse au réveil de chasser de sa mémoire. Il est étonnamment facile pour un enfant de faire diversion à un drame personnel. Pour lui, la vie n'est qu'un grand jeu, la terre, une immense scène et tous les gens autour de lui, de simples acteurs. Certaines scènes sont naturellement plus pénibles ou plus agréables que d'autres. Et la pièce, de toute façon, n'est jamais achevée. Il y a toujours un rebondissement inattendu... C'est comme ça. Alors pourquoi s'en faire outre mesure?

De toute évidence, je ne suis alors nullement conscient des séquelles qui sont déjà en train de germer dans ma petite tête de neuf ans.

Il m'arrive à l'occasion d'échanger avec mes frères quelques réflexions au sujet de nos amitiés très particulières avec notre ex-éducateur sexuel. On ne peut toujours pas s'expliquer son éclipse, aussi totale que soudaine. Même si on en cause avec soulagement, on conserve encore une vague inquiétude qu'on tente d'enrober de plaisanteries chaque fois qu'on se remémore quelque détail de notre scabreuse expérience avec l'abbé.

À part Mark et Paul, je n'ai encore parlé de tout « ça » avec personne d'autre. Pourtant, un certain soir, David, un éducateur, m'amènera à lui déballer mon sac à ce propos. Il faut préciser que tous les « bénéficiaires » du Centre couchent dans un dortoir alors que les éducateurs ont droit, pour leur part, à une chambre.

Ayant constaté, au cours de l'une de ses tournées d'inspection, que j'étais le seul à ne pas dormir, il m'invite à le suivre jusqu'à sa chambre pour « jaser » un peu. Après m'avoir fait assoir, il me pose un tas de questions très personnelles, notamment à propos de mon affligeant problème d'élocution. On dirait un thérapeute en pleine consultation avec son jeune patient.

Mis en confiance, j'en viens à aborder l'épisode Valois, encore tout frais à ma mémoire. Il m'écoute religieusement, ne m'interrompant que pour se faire préciser davantage quelques détails.

À un moment donné, il me demande abruptement pourquoi je ne me déshabillerais pas complètement pour continuer mon récit. « Tu vas être plus à ton aise, tu vas voir », me confie-t-il avec assurance.

Je suis d'abord étonné de cette « recommandation ». Devant ma réticence, il insiste. Je cède, même si je ne comprends toujours pas le bien-fondé de cette exigence. Les adultes ne sont pas toujours faciles à comprendre. Et les éducateurs, parfois moins que les autres.

Une fois débarrassé de mon pyjama, je poursuis donc, jusqu'à son dénouement, le compte rendu des « évènements ». Chose curieuse, à aucun moment, il n'a tenté de poser quelque geste indécent que ce soit avec moi. Sans doute ne s'agissait-il que d'une méthode visant à faciliter, en quelque sorte, la thérapie.

À la fin de notre entretien, il me prie donc de remettre mon pyjama. Il s'approche un peu de moi et sur un ton rempli de « bienveillance », me confie :

-Écoute, mon Claude, je te crois sincère. Tout ce que tu m'as raconté, ça t'a fait du bien d'en parler. Tant mieux! Mais il ne faudrait surtout pas que tu répandes ça à tort et à travers. Tu comprends, un prêtre, ce n'est pas n'importe qui, c'est un membre du clergé et l'Église, on est mieux de ne pas toucher à ça. Le meilleur conseil que je puisse te donner, c'est d'essayer d'oublier tout ça. D'enterrer tout ça. Une fois pour toutes. Comme ça, ce sera mieux pour tout le monde...

Son sourire et son regard empreints de paternalisme de circonstances sont sans équivoque. Vaudrait mieux, donc, pour moi, passer l'éponge sur « tout ça ». Mais réussir à occulter de façon permanente un tel drame relève de la plus pure pensée magique. Seuls les agresseurs et leurs complices, actifs ou passifs, trouveront toujours commode de minimiser, de « banaliser » les traumatismes subis par leurs victimes.

Par ses « sages » conseils, ce soi-disant éducateur vient de se cataloguer lui-même sous la honteuse rubrique des complices de la conspiration du silence qui va étouffer le scandale Valois.

Fin août 1966. Je prépare ma petite valise. Un nouveau foyer nourricier m'attend. Celui de madame Huguette Lefebvre, au lac Maurice, à Sainte-Sophie, où, une semaine plus tard, je fêterai mon dixième anniversaire.

## La dénonciation

Ce n'est pas sans un brin d'amertume que j'ai laissé derrière moi tous mes nouveaux amis du Carrefour. Néanmoins, l'accueil chaleureux de cette dame et de son mari me permet d'être optimiste. Mes deux frères partageront avec moi le même toit, ce qui, naturellement, facilitera ma nouvelle transplantation. D'emblée, je sens que je peux faire confiance à ces gens.

Avec septembre nous voyons surgir, inséparables, main dans la main, l'automne et la rentrée scolaire. On m'inscrit en quatrième année, à l'école Saint-Jude de Lac-Alouette. Diane Gill, ma titulaire, doit s'occuper de trente-trois élèves à la fois, sans oublier que sa classe compte des degrés multiples. Très lourde responsabilité pour une jeune institutrice n'ayant que deux ans à peine d'expérience! Les élèves bruyants et distraits comme moi attrapent leur part de taloches bien méritées. Dès octobre, ma travailleuse sociale doit intercéder auprès de ma maîtresse. Je dois alors promettre d'être désormais plus attentif, plus discipliné...

Heureusement qu'au foyer nourricier, ça va mieux qu'à l'école. La confiance règne toujours. Au point qu'en novembre, Paul nous persuade enfin, Mark et moi, de faire fi de toutes les menaces de repréailles de l'abbé Valois à notre endroit et de dévoiler à madame Huguette Lefebvre tout le contenu des cours très spéciaux de notre ex-éducateur sexuel. Contrairement à madame Danis, elle prend la peine d'écouter jusqu'au bout, horrifiée, le récit de toutes ces saloperies.

Ces révélations la scandalisent. Elle juge qu'en toute conscience, elle se doit d'intervenir sans délai. Elle téléphone sur-le-champ à notre travailleuse sociale qui accourt aussitôt.

Dès le lendemain matin, notre t.s. vient nous cueillir en voiture tous les trois pour nous amener directement au Centre des services sociaux de la rue Laviolette à Saint-Jérôme. Dans un petit bureau, nous sommes soumis à un interrogatoire de la part de notre t.s. qui prend en note, soigneusement, chaque détail de notre dénonciation.

On nous emmène ensuite manger au restaurant. Pendant ce temps, l'essentiel de notre dénonciation est dactylographié. Après le repas, retour au C.S.S. où on nous fait signer tous les trois cette dénonciation qui devrait, normalement, enclencher les procédures judiciaires visant à mettre un terme à la scandaleuse carrière du pédophile en soutane.

Nous sommes à la fin de novembre 1966. La personne dépositaire du document ultracompromettant a une grave, très grave décision à prendre. Va-t-elle transmettre sans attendre l'accablant dossier à ses supérieurs hiérarchiques qui le transmettront à leur tour à qui de droit, c'est-à-dire à la police? Quel scandale en perspective! Les services sociaux- encore passablement dominés par le clergé-seront éclaboussés, c'est sûr. Certains intervenants également. Et que dire de l'ecclésiastique visé par la dénonciation? Tout le clergé, tout le

## VOLEUR D'ENFANCE

diocèse, toute l'Église verra sa sainte image ternie, souillée, traînée dans la boue par ses détracteurs trop heureux d'avoir enfin un os à ronger...

Ces pensées la terrorisent. Il y a urgence à prendre une décision. Vaut-il seulement la peine d'alerter ses supérieurs qui, tout compte fait, décideront probablement d'étouffer l'affaire en la chargeant peut-être, elle, de jouer au « pompier »?

Il semble qu'elle prenne alors l'initiative de ne rien laisser filtrer « vers le haut ». Mais cette patate est chaude, trop chaude. Il faut la refiler à quelqu'un. Surgit alors la « géniale » idée de la lettre anonyme expédiée en douce, non pas à son supérieur à elle, mais au supérieur diocésain de l'abbé, soit l'évêque même de Saint-Jérôme.

Dès lors, sa décision est arrêtée : elle libère sa conscience en faisant parvenir au palais épiscopal la dénonciation qu'elle se garde bien de signer elle-même, mais qu'elle a le « courage » de faire signer par les trois victimes. Toute trace de cette dénonciation peut alors être soigneusement effacée. Comme si de rien n'était. Comme s'il ne s'était tout simplement rien passé. C'est pourquoi rien, absolument rien n'apparaîtra au dossier 2370 concernant cette dénonciation explosive. Ce n'est en fait que vingt-quatre ans plus tard que, munis d'un mandat de perquisition, des enquêteurs de police trouveront ladite lettre soigneusement gardée dans la chambre forte de l'évêché de Saint-Jérôme et dont voici le texte intégral :

*Saint-Jérôme le 23 novembre 1966*

*Monseigneur L'Évêque,*

*Je sou mets à votre délicate attention un problème délicat, qui met en cause un prêtre et plusieurs garçons en bas âge. Il s'agit de Monsieur l'abbé Maurice Valois et les frères Dancause : Paul 15 ans, Marc 11 ans, Claude 10 ans et quelques autres dont le nom et le prénom nous est inconnu. Les trois frères Dancause et les autres garçons sont des enfants que le Service Social s'occupe actuellement. Voici donc la déclaration des enfants.*

*Les frères Dancause ont rencontré l'abbé Valois à l'école Notre-Dame l'été dernier. Ceux-ci sont allés voir ce prêtre pour se confesser des fautes qu'ils avaient commises. L'abbé Valois dit*

### *La dénonciation*

*aux garçons qu'il allait leur (!) aider. Une fin de semaine l'abbé est allé chercher les trois frères Dancause pour se baigner. Arrivés au lac l'abbé se déshabille complètement nu et était en érection et dit aux enfants d'enlever leur costume de bain et que c'était ma de se baigner comme ça. Il leur fait voir des photos de femmes et d'hommes nus. Il leur dit qu'il allait leur montrer un jeu qui s'appelle soixante et neuf.*

*Il le fait avec le plus jeune soit Claude qui n'a que 10 ans. Il lui demande avant de prendre sa semence. Pendant que les deux autres se masturbaient ensemble. Les enfants rencontrèrent l'abbé Valois à huit ou neuf reprises. À chaque fois il leur disait que ce n'était pas péché, et beaucoup de monde faisait comme eux, et que c'était beauté de le faire. Il avertit les enfants que s'ils en parlaient qu'ils pourraient faire de l'école de réforme et lui irait en prison. Quand il payait une cigarette, les enfants devaient lui remettre en l'embrassant en french kiss. Dans leur promenade en auto à chaque détour les enfants devaient enlever un vêtement et lui aussi faisait de même. Les enfants Marc et Claude ont avoué que la première fois le tout s'est déroulé dans le sous-sol de la Cathédrale. Par la suite il les emmenait à Saint-Colomban dans une maison abandonnée, au lac Jérôme, au lac Ouellette, Lac de la Rivière-à-Gagnon.*

*Alors Monseigneur je croyais de mon devoir de vous avertir, et vous demande d'agir et pour le bien de ce prêtre et celui des enfants. Je vous demande de plus de garder une grande discrétion pour les enfants et de moi-même. Je vous remercie au nom des enfants.*

### *Les enfants ont signé*

*Je m'excuse d'avoir employé des termes vulgaires, mais c'est dans ces termes qu'il a renseigné les enfants*

Le destinataire de la lettre, Son Excellence, Monseigneur Émilien Frenette, ne jonglera pas longtemps avec cet épineux problème. Tout porte à croire que le vicaire incriminé bénéficie alors de l'indulgence de son supérieur et que l'embarrassant document est charitablement relégué aux oubliettes. Trois jeunes brebis souillées par un berger pervers. Et alors? Rien ne laisse croire que le pécheur repentí récidivera. Le pasteur malencontreusement écarté du droit chemin sortira indubitablement renforcé de cette terrible épreuve que Dieu a permis de lui envoyer. Oui, il faut pardonner cet écart de conduite et accorder une seconde chance à l'abbé.

Il suffit, pour cela, de ne pas amener inutilement le reste du troupeau. Cela ne pourrait avoir, au demeurant, que des effets dévastateurs pour toute la communauté.

## VOLEUR D'ENFANCE

D'ailleurs, si besoin était de manifester la justice d'un Dieu vengeur, cela se ferait, à coup sûr, sur la place publique, tambour battant. Mais comme l'évêque incline plutôt vers la bonté d'un Dieu miséricordieux, cette dernière ne devra se manifester que dans la plus stricte discrétion.

À tout le moins peut-être alors s'attendre à ce que, devant la gravité des faits reprochés, les autorités du diocèse interdisent immédiatement au prêtre dévergondé tout ministère auprès des jeunes, en attendant la conclusion d'une très sérieuse enquête interne. Mais telle interdiction ne risquerait-elle pas d'alimenter les pires cancanes et d'être interprétée comme une condamnation présomptueuse? Surtout, pas de vague!

Alors, pendant encore six mois, soit jusqu'en mai 1967, le vicaire vicieux pourra continuer, tranquillement, son « ministère »... et son libertinage auprès des petits Jérômiens. Combien de nouvelles victimes aura-t-il entre-temps inscrites à son impressionnant tableau de chasse? On ne le saura sans doute jamais avec exactitude. Le sens commun pourtant est formel : la pédérastie ne se soigne ni à coups de prières ni à coups de menaces.

Qui est l'ultime responsable de ces récidives dont se rendra coupable le prêtre pervers pendant les mois et même les années qui suivront? Qui, sinon celui qui, en novembre 1966, lui accorde sa bénédiction pour continuer d'exercer, en toute impunité, son ignoble sacerdoce?

Pendant que l'évêché de Saint-Jérôme rate l'occasion de laver son petit linge sale en catimini, deux autres saisons s'écouleront encore dans ma vie d'enfant placé en foyer nourricier. Malgré l'appui constant de madame Lefebvre et malgré quelques sursauts de motivation, mon année scolaire, est d'ores et déjà un échec.

Au début de mai, madame Lefebvre confie à notre travailleuse sociale son découragement à notre égard, Mark et moi. Notre comportement et notre rendement à l'école se sont détériorés à un point tel que la situation est maintenant irréversible. Pas la peine donc de nous faire terminer l'année scolaire. Le 24 mai, on nous retire définitivement de l'école Saint-Jude.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous quittons le foyer de cette dame. Je pleure et je sais pourquoi : je ne retrouverai jamais un foyer nourricier aussi chaleureux. Je passerai donc tout l'été qui vient au Carrefour. Ce dernier servira en quelque sorte de maison de transition entre le foyer nourricier et l'école de réforme. Car on se doute un peu, beaucoup de ce qui nous pend au nez. Les menaces de « redressement » se font de plus en plus fréquentes, de plus en plus précises.

« Qui veut tuer son chien l'accuse de rage », dit le proverbe. Alors qui veut envoyer un enfant en prison l'accusera également de rage. Le dossier 2370 s'enrichit à vue d'œil de



## La dénonciation

documents qui ont tous en commun d'être impitoyables sur toute la ligne : évaluation intellectuelle, évaluation affective, histoire sociale. Tous les savants paramètres pointent par hasard dans la même direction : Huberdeau.

# VI

## L'ÉCOLE DE RÉFORME

L'orphelinat Notre-Dame-de-la-Merci, appelé aussi pudiquement, école de protection, est un ultime recours pour redresser les jeunes délinquants de 10 à 18 ans. Tous les intervenants dans notre dossier, travailleurs sociaux, psychologue, officiers de probation, avec une unanimité qui les honore, décident donc de nous « exiler » quelques années. Quoi qu'il en soit, dans notre esprit, les menaces « d'école de réforme » de l'abbé Valois à notre endroit ne sont peut-être pas étrangères à cette punition.

Le 7 septembre, je fais une fois de plus ma petite valise. Que c'est loin, Huberdeau! On savait déjà que cette institution n'était ni plus ni moins qu'une prison. Aucun barreau aux fenêtres, certes, mais, à la place, des grillages solides. Alors, où est la différence?

Nos premières impressions sont malgré tout très positives. Ce qui me frappe d'abord, c'est de voir fumer tous ces jeunes de 12 ou 13 ans, pas plus. Ils peuvent facilement, et en toute légalité, se procurer des cigarettes à deux sous l'unité. Autre objet de surprise, la première journée à la cafétéria. On peut en effet y manger à sa faim, sans jamais risquer de gros yeux réprobateurs.

Cette institution est alors dirigée par les Frères de Notre-Dame-de-la-Miséricorde, mais plusieurs laïcs y travaillent déjà. Le religieux chargé de nous accueillir ce matin-là s'exécute avec une grande courtoisie. Avant de nous emmener faire une visite guidée des lieux, il nous assigne d'abord à chacun une place dans un immense dortoir. Comme par hasard, le lit de Mark est aux antipodes du mien.

Pour ma part, je reçois le numéro 83 qui sera désormais inscrit à l'encre de Chine sur chacun de mes vêtements. Chaussettes et caleçons seront toutefois exclus de ce numérotage.

Pour la première fois de ma vie, je réalise qu'on peut réduire quelqu'un à un simple numéro. C'est sûrement par souci de commodité qu'ils font ça, me dis-je. Mais sentir qu'on n'est plus qu'un numéro parmi tant d'autres, ça vous refroidit quelque peu l'enthousiasme.

## VOLEUR D'ENFANCE

J'ai hâte de me faire de nouveaux amis. Pas facile dans un milieu fermé où les cercles d'amis déjà existants ne s'entrouvent qu'avec réticence à tout nouveau venu. Surtout si ce dernier est handicapé d'un trouble de la parole qui suscite spontanément la moquerie. Ce qui est précisément mon cas.

Mon frère m'aidera toutefois à franchir ce mur de plaisanteries qui me sépare des « autres ». En fait, mon bégaiement me fera osciller pendant encore des années et des années entre la timidité, d'une part, et l'agressivité, d'autre part.

Ce sérieux problème d'adaptation à mon nouveau milieu a toutefois son pendant plus positif. Il m'attirera en effet, très certainement, de la part de tout le personnel de l'institution, une plus grande bienveillance, voire parfois une providentielle indulgence sur laquelle bien peu de jeunes pensionnaires peuvent compter. En cas d'orage, un abri est toujours bienvenu.

Au cours de mes trois années passées « en dedans », je serai témoin de nombreuses scènes de violence : altercations entre élèves ou interventions musclées des éducateurs. La violence toujours latente dans un milieu carcéral n'attend qu'un prétexte, qu'une étincelle pour exploser. Ces spectacles palpitants et gratuits sont d'ailleurs très instructifs pour tout adolescent qui veut apprendre comment se défendre dans la vie et même comment attaquer, si besoin est.

Quant à moi, je dois avouer qu'à une exception près, je n'aurai jamais eu à subir de violence physique pendant tout mon séjour à Huberdeau. Cette exception sera une magistrale claque derrière la tête que me sert un jour un prof laïc. Pendant un cours, je suis en train d'écrire au tableau quand je m'aperçois qu'il me manque un peu d'espace pour écrire. À la blague, je m'avise d'effacer une partie de ce qu'un autre élève vient tout juste d'écrire. Interpellation véhémement de ce dernier et intervention foudroyante du professeur :

-Va t'asseoir! m'ordonne-t-il, les dents serrées, après m'avoir frappé.

Je me redresse et lance de toutes mes forces, sur le tableau noir, mon bout de craie et ma brosse à effacer. Je suis hors de moi. Je bondis comme un fauve sur mon agresseur pour lui arracher, lui lacérer ses vêtements. Alertés par les cris d'encouragement des autres élèves, trois religieux viennent aussitôt à la rescousse de leur collègue stupéfait par ma réaction. Son veston est en lambeaux...

Rapidement maîtrisé, je le mets toutefois en garde :

-J'ai des rhumatismes. Si vous me faites mal, vous allez avoir affaire au frère Claude...

## L'école de réforme

Cet avertissement a un effet dissuasif immédiat. J'en suis quitte pour une bonne pénitence d'abord, le « peloton de discipline » ensuite et les « travaux forcés » pendant quelques jours, enfin.

À propos, je me dois d'ouvrir ici une parenthèse au sujet de ce fameux frère Claude qui, parmi tous les nombreux éducateurs qui jalonnent ma jeunesse, sera celui qui me laissera le meilleur souvenir. Cet hercule au cœur d'or me fascinera longtemps. Pour moi, comme pour des dizaines d'autres « orphelins » trop souvent en détresse, c'est, en quelque sorte, un père qui commande le respect, mais suscite l'attachement. Tous les anciens « villégiateurs » d'Huberdeau pendant les années soixante se rappellent avec émotion le légendaire frère Claude.

Une de ses fonctions était celle de commandant du corps de cadets de l'institution. Il assumait ce rôle avec une grande conviction. Deux fois par semaine, exercices obligatoires. La discipline, toute militaire, y est impitoyable. Pourtant, chose curieuse, tous les jeunes anarchistes que nous sommes adorent cette discipline.

Tout notre quotidien est essentiellement articulé autour de notre formation scolaire. Les cours sont étalés sur six jours. Nous avons cependant congé les mercredis et samedis après-midi. Le sport vient également meubler une bonne partie de notre horaire.

L'encadrement est omniprésent. Vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine. Même les douches sont étroitement surveillées. Tout le monde sait, en effet, que, sous la douche, quelques adolescents un peu écervelés frottent un peu trop certaines parties de leurs corps et trop peu certaines autres...

Tout élève accusé de mauvaise conduite peut être jugé par ses pairs. Le « peloton de discipline » auquel il est alors déféré peut lui imposer une sentence de « travaux forcés » qui pourront s'étaler, selon la gravité de la faute, sur un ou plusieurs jours. Il pourra s'agir d'exercices physiques exténuants (course ou redressements, par exemple) ou de corvées domestiques absolument hilarantes (lavage de vaisselle ou de planchers à l'aide d'une brosse ridiculement petite). Sous l'œil impitoyable de « gardiens » en uniforme, il va sans dire. Chose certaine, la mini-cour martiale ne chôme jamais.

Mille et une anecdotes se bousculent dans ma mémoire lorsque je me rappelle Huberdeau. Je n'en relaterai que trois.

La première se déroule à Montréal, plus précisément à Terre-des-Hommes qui a pris le relais d'Expo 67. Une soixantaine de jeunes protégés d'Huberdeau viennent passer la journée dans les îles, accompagnés de trois ou quatre éducateurs. Visites de pavillons, pique-nique le midi, spectacles, attractions, la journée passe décidément trop vite. Rassemblement en vue du

## VOLEUR D'ENFANCE

départ fixé à 19 heures devant le pavillon des États-Unis. Mark et moi avons convenu de prolonger quelque peu notre visite...

De loin, nous observons le rassemblement. Les responsables décident d'attendre encore un peu les deux retardataires. Au bout d'une vingtaine de minutes, toutefois, ils décident de lever l'ancre.

Enfin libres! pensons-nous alors. Nous passerons le reste de cette belle soirée mêlés à la foule de visiteurs. Oubliés, le couvre-feu d'Huberdeau, à nous la liberté! Dormir à la belle étoile, par un si beau soir, dans un coin ou sur un banc, ne nous effraie guère. Au contraire, cette idée nous excite, comme un pari gagné à l'avance.

Nous n'aurons effectivement aucun mal, un peu passé minuit, à nous dénicher une petite pelouse discrète à souhait et qui nous offre l'hospitalité pour la nuit. Notre petit sac à dos nous servira d'oreiller. Épuisés, nous nous endormirons avant d'avoir compté jusqu'à dix.

En pleine nuit, vers trois heures, deux gardiens, qui nous ont repérés, viennent nous réveiller et nous prient de les suivre jusqu'au poste de garde où on nous interrogera. Nous déclinons sans hésitation nos noms et prénoms, mais nous nous gardons bien d'avouer que nous venons d'Huberdeau. Peine perdue, les agents ont déjà en main le signalement de deux jeunes garçons correspondant tout à fait à nous deux.

Nous prétendons que, par « mégarde », nous sommes passés tout droit, lors du rassemblement du groupe à 19 heures. D'un air entendu, ils font semblant de nous croire et nous offrent même de nous sortir du pétrin.

Nous avons bien une tante qui habite Montréal. Ils réussissent à la rejoindre au téléphone. Malgré l'heure tardive, elle consent à nous héberger jusqu'au lendemain.

Une voiture de service nous dépose directement chez elle. Devant notre air piteux, la tante ne nous grondera pas trop. Au contraire, elle nous rassurera sur notre sort :

-Vous n'avez rien à craindre, tout va bien s'arranger. Je vous ai préparé un bon lit. Dormez bien!

Le lendemain matin, vers 10 heures, on sonne à la porte. La porte va ouvrir. C'est le frère Claude qui réussit, plutôt mal que bien, à dissimuler son affection derrière sa grosse voix :

-Vous êtes prêts, les gars? Moi je suis pressé. Merci encore, Madame, de votre gentillesse!

## L'école de réforme

Nous montons dans la voiture. Ce n'est qu'une fois sur l'autoroute des Laurentides qu'il rompra enfin le silence dans lequel mon frère et moi nous nous étions prudemment réfugiés :

-Claude, t'as pas encore pris tes médicaments aujourd'hui. Je te les ai apportés. Ils sont là, dans la boîte à gants.

Depuis quelques mois, je dois prendre tous les matins des capsules que le médecin m'a prescrites pour soigner un début de rhumatisme aux genoux. C'est le frère Claude qui s'est chargé de veiller à ce que je prenne mes médicaments régulièrement, tous les jours.

-Les gars, je ne suis pas trop content de ce qui vous est arrivé. Je le sais, vous avez « oublié l'heure ». La prochaine fois, l'heure, il ne faudrait pas l'oublier. Compris, les gars?

-Oui, Frère Claude! faisons-nous, la tête baissée.

-Vous ne vous rendez vraiment pas compte, les gars, de ce qui aurait pu vous arriver. Vous avez juste été chanceux, c'est tout. Mais il ne faut pas faire exprès pour courir après le « trouble » comme ça...

Faute avouée, faute à moitié pardonnée, dit-on. Aujourd'hui, je sentirais plutôt que le frère Claude, lui, vient de nous pardonner les deux moitiés d'une faute qui n'a même pas été avouée. Nous n'aurons pas à subir le « peloton de discipline ». Merci, Frère Claude.

Je sens que je viens de recevoir une terrible piqûre. La piqûre de la liberté. Ceux qui n'ont jamais été « enfermés » ne pourront jamais comprendre. Tout d'un coup, comme ça, le train-train quotidien devient intolérable. Tu étouffes. Tu as besoin d'air frais.

À peine quelques semaines plus tard, l'appel du grand large se fait encore entendre. Absolument irrésistible. Il faut s'évader, partir. Je n'ai aucun mal à convaincre mon frère et un copain « d'embarquer » avec moi.

Le lendemain matin, profitant de la période d'activités en plein air, nous sautons discrètement la clôture. Nous ne rejoignons la route principale qu'après avoir prudemment décrit un grand demi-cercle à travers champs et boisés. Aussitôt sortis du périmètre « dangereux », nous nous risquons à marcher le long de la route, en direction de Saint-Jérôme.

Au bout de deux heures, nous n'avons même pas encore atteint le lac des Seize-Îles. Déjà nous avons ralenti un peu notre rythme. Aller à pied par monts et par vaux, sur un interminable ruban d'asphalte rendu brûlant par le soleil, c'est moins exténuant à raconter qu'à faire. Qu'importe, nous finirons bien par nous rendre...

## VOLEUR D'ENFANCE

Soudain, la catastrophe! Nous avons reconnu, dans la voiture que nous venons de croiser, monsieur Thomas, un éducateur physique d'Huberdeau. Nous a-t-il reconnus, lui? Il semble, hélas! que oui. Un peu plus loin, il fait demi-tour et revient vers nous. Nous nous précipitons dans le fossé, espérant que la manœuvre réussira. Il descend de sa voiture.

-O.K., les gars, pas la peine de vous cacher, je vous ai vus. Venez-vous en!

Tant pis! Notre fugue vient de se terminer plus tôt que prévu. Un peu penauds, nous rentrons au collège. Cette fois, nous n'échapperons pas au « peloton de discipline ». Même le frère Claude se dit absolument impuissant dans les circonstances :

-Je pense, les gars, que la pilule, vous l'avez méritée. Alors, il faut la prendre...

Une autre tentative d'évasion, mieux planifiée, sera toutefois couronnée de succès. Journée plus propice d'abord, puis décision de nous cacher dans le fossé dès qu'on entendrait le bruit d'une voiture. À ce rythme, nous n'avancions qu'à pas de tortue. Rendus suffisamment loin du lac des Seize-Îles, nous prenons alors le risque de faire « du pouce ». Deux heures plus tard, nous sommes à Saint-Jérôme, chez mon père, tout surpris de nous voir apparaître. Le lendemain, il communique avec les Services sociaux... La suite est facile à deviner : peloton, corvées, alouette!

Huberdeau aura meublé trois années inoubliables de ma vie de jeune adolescent. Au fil des saisons qui s'amuse à jouer aux quatre coins, je connaîtrai les amitiés qui se font et se défont. Les problèmes qui se règlent à coups de gueule ou à coups de poing. Les journées de soleil qui donnent envie de fuir vers l'horizon. Les journées de pluie passées à ronger son frein ou son os, pour tuer le temps. Les rêves les plus délirants, de liberté, de puissance, de bonheur. Comme celui, cent fois répété, de retrouver un jour, sous un même toit, le sourire d'une mère guérie et épanouie, l'attention d'un père sobre et solide et, autour de la même table, la présence chaleureuse de tous mes frères et sœurs.

Ne suis-je pas un peu trop gourmand, un idiot de continuer à prier, encore chaque soir, le Tout-Puissant, le Grand Magicien céleste, trop occupé ailleurs, sans doute, pour exercer en même temps ses talents au profit d'un petit gars qui devrait probablement se compter déjà bien chanceux d'avoir un toit, trois repas par jour et, en boni, à plein temps, son propre frère?

# VII

## LE

# TRIANGLE

En juillet 1970, je quitte définitivement Huberdeau, au terme de trois longues années de « redressement ». Celui-ci a été plus ou moins mené à bien, selon les termes du rapport de comportement versé alors à mon dossier. J'ai réussi ma 6<sup>e</sup> année, mais j'ai déjà 13 ans, presque 14. Tel que j'en avais exprimé l'ardent désir, on me rapatrie enfin à Saint-Jérôme, au Carrefour, que je connais passablement pour y avoir séjourné à maintes reprises. La formule convenue me sourit déjà énormément : du dimanche soir au vendredi après-midi, je serai « l'hôte » du Carrefour. Je fréquenterai alors l'école Saint-Louis pour y faire ma septième année. Les fins de semaine, par contre, je pourrai les passer chez mon père. Je connais déjà trop bien sa permissivité. En clair, cela signifie que, si je dois me plier, bon gré mal gré, à la discipline du centre d'accueil pendant les cinq premiers jours de la semaine, je pourrai, en revanche, les deux derniers jours, faire à peu près n'importe quoi, aller n'importe où, me tenir avec n'importe qui sans avoir de compte à rendre ... ou presque.

À l'école, tout m'intéresse, sauf les cours et leurs détestables acolytes, les leçons et les devoirs. J'ai plein d'amis, je ne rate aucune activité et, surtout, je fais la plus extraordinaire découverte qu'un adolescent puisse faire : les filles. Depuis trois ans, je n'ai pratiquement vécu qu'entouré de garçons. Alors passer mes journées, comme ça, entouré de filles, même en classe, me fait perdre toute concentration. Mon cœur palpite rien qu'à les voir sourire.

J'en deviens presque fébrile. Je déploie tous mes efforts dans un seul et même but : plaire aux filles. Le fait d'être à la fois un des plus « vieux » élèves de l'école et un nouveau venu me confère une longueur d'avance sur tous les autres jeunes coqs de la basse-cour... d'école. Longueur d'avance que je m'applique, par tous les moyens, à maintenir.

Je tomberai même follement amoureux de Michelle, ma prof de musique. Quel dommage qu'elle ait déjà un amoureux contre lequel je ne ferai, hélas, jamais le poids! Je l'ai vu quelques fois embrasser Michelle sur la bouche lorsqu'il venait la cueillir en voiture après la fin des cours. Comme j'aurais aimé être à la place de cet homme qui a peut-être deux fois mon



## VOLEUR D'ENFANCE

âge! Non, je n'ai vraiment pas eu le choix, je me contenterai d'aimer Michelle en silence. De loin et en secret. Elle ne saura jamais qu'elle m'a fait connaître mon premier chagrin d'amour.

Mes autres professeurs et mes éducateurs s'arrachent toutefois les cheveux devant mes lamentables « succès » scolaires. Devoirs et leçons sont expédiés avec une légèreté qui frise le mépris. L'attention en classe est nulle ou à peu près. Certains se sont déjà plaints de mes écarts de langage, particulièrement en présence de jeunes oreilles féminines. Bref, je ne laisse malheureusement jamais au directeur le temps d'oublier mon nom. Et, Dieu merci, il est déjà loin le temps du « peloton de discipline ».

Mon comportement général ne me permettra sûrement pas de faire de vieux os dans cette école primaire. Aux Fêtes, la décision de me « réorienter » au secondaire court, dès qu'il y aura de la place, est déjà prise.

Entre-temps, toutes les fins de semaines, tel que prévu, la porte est grande ouverte sur la liberté. Les amis, les sorties, la belle vie, y a que ça qui compte désormais. Je fumais la cigarette depuis au moins trois ans. Des amis plus âgés et plus expérimentés m'initient maintenant à la drogue. « Un petit joint, c'est pas dangereux, ça n'a jamais fait mourir personne et ça fait faire des « trips tellement le fun », répètent-ils en chœur, machinalement, devant la moindre résistance exprimée par un non-initié. Un leitmotiv qui aura, hélas! la vie dure, même vingt ans plus tard.

Mon année scolaire se poursuivra jusqu'en juin, cahin-caha. De toute façon, je suis alors devenu absolument imperméable à tout « bon conseil », d'où qu'il vienne, concernant la nécessité de s'instruire pour réussir dans la vie et patati et patata. Je languis après ma délivrance totale et définitive de la tutelle des Services sociaux qui me permettrait à l'instar de mon frère, de voler enfin de mes propres ailes.

La décision officielle tant attendue me parviendra au cours de l'été 1971 : je suis libéré! J'explose littéralement de joie, car je viens de franchir une étape importante vers le monde des adultes.

Je suis déjà installé pour mes vacances chez mon père, rue Saint-Paule. Seule une de mes sœurs vit encore avec lui. Tous les autres enfants ont déjà déserté le trop peu douillet nid paternel. Au cours de l'été, j'ai même réussi à me dénicher du travail à temps plein comme plongeur dans un restaurant de Sainte-Adèle. C'est là que j'apprendrai la première leçon pratique du merveilleux monde du travail : l'autonomie tout court commence par l'autonomie financière. En d'autres termes, la liberté, ça se paie et il faut travailler pour en payer le prix. Sinon, tu es aussi libre qu'un parasite peut l'être.

## Le triangle

Un matin, je fais du pouce sur le bord de la 117, à la sortie de Saint-Jérôme. Je remonte à Sainte-Adèle pour y travailler. Une voiture s'arrête...j'y monte. Le conducteur est un homme d'une trentaine d'année, plutôt petit et portant d'épaisses lunettes. Il entame aussitôt la conversation :

-Tu as quel âge?

- Dix-huit ans.

- Tu es sérieux? Tu ne les parais pas du tout.

- Je le sais, mais que voulez-vous, c'est pas ma faute si j'ai l'ai plus jeune que mon âge.

- Tu peux me tutoyer, tu sais...

- O.K.

Après m'avoir posé gentiment plein de questions sur moi, sur mon travail, sur mes projets, il me confie, en me tapant un clin d'œil :

-J'habite à Sainte-Marguerite. J'ai à la maison ma petite belle-sœur qui demeure avec nous. Elle est dans ton âge, dix-sept ans, je crois. Je suis pas mal certain qu'elle te plairait. Ce serait « le fun » que tu la rencontre... Qu'est-ce que tu en penses?

- Bien oui, pourquoi pas!

En fin d'après-midi, après mon travail, André m'attend à la porte de mon restaurant. Dix minutes plus tard, je me retrouve chez lui. Il habite une jolie petite maison. Je fais la connaissance de toute la famille : Gabrielle, sa femme, son adorable fille de deux ans et sa belle-sœur. Cette dernière n'est pas mal du tout. Sa femme non plus, d'ailleurs. Le souper se déroule dans la bonne humeur.

En soirée, une fois la vaisselle terminée et l'enfant mise au lit, nous nous retrouvons tous les quatre au salon. André met de la musique douce et propose de danser. Proposition acceptée à l'unanimité. On tamise les lumières...

J'invite donc la petite « belle-sœur » à danser. Je suis nerveux, mais je fais tout pour le camoufler. En faisant des blagues par exemple. Et ça marche...

Au milieu de la quatrième ou cinquième danse, changement de partenaire. Me voilà maintenant dans les bras de Gabrielle. Je ne tarde pas à sentir l'ardent désir de cette femme qui doit avoir une bonne dizaine d'année de plus que moi. Je suis troublé. Elle le sait. Je ne peux

## VOLEUR D'ENFANCE

esquiver longtemps ces lèvres affamées. À l'évidence, elle semble avoir oublié que nous ne sommes pas seuls dans la pièce. À moins que... c'est plutôt ça, elle s'en fout royalement.

À un moment donné, elle se détache un peu de moi, sans toutefois lâcher ma main. Elle me dit tout simplement : « Viens... » Et elle m'entraîne vers la chambre. Je n'offre aucune résistance.

Nervosité et envie se disputent farouchement mon corps et mes pensées. Cette toute première expérience au lit avec une femme va m'exciter au point qu'elle m'aura, en deux ou trois dizaines de minutes, complètement subjugué pour les deux ou trois années qui suivront.

Alors que je lui avouerai mon âge, elle me ronronnera à l'oreille :

-C'est pas bien grave, on ne le dira à personne. Au fait, ça ne te dirait pas de venir vivre ici, avec nous? Tu serais bien...

- Oh, oui, bien sûr! Mais ton mari, qu'est-ce qu'il va dire de ça?

-Lui? Il s'arrangera bien, tu verras...

Quelques semaines plus tard. La petite belle-sœur vient à peine de quitter pour retourner vivre chez ses parents. Un soir, André m'annonce, carrément, qu'il est homosexuel.

-Pour te dire la vérité, Claude, j'aime pas vraiment les femmes. Que veux-tu, c'est comme ça. Je n'y peux rien. J'ai pourtant tout essayé. Je me suis même marié et j'ai eu un enfant. Je pensais que je changerais. Mais, au fond de moi, y a rien de changé. Je suis comme ça. Je m'accepte comme ça et je vis avec ça.

Et, poursuivant avec une franchise désarmante :

-Si tu veux, on va faire un arrangement. Je sais que ma femme ne te déplaît pas. Je serais prêt à te la laisser complètement. Tu prendras la chambre principale avec elle. Moi, je m'installerais dans la petite, qui est libre depuis que ma belle-sœur est partie. Mais tout ça, se serait seulement à une condition. Je te demande juste une chose : une fois de temps en temps, tu te laisserais faire...

-Comment ça, me laisser faire?

-Disons, par exemple, que pendant que tu ferais l'amour à Gabrielle, tu me laisserais vous regarder ou encore te faire, à l'occasion, quelques caresses... J'en ai parlé à Gabrielle. Elle est tout à fait d'accord. Elle m'a même dit qu'elle serait vraiment très heureuse que tu acceptes. Tu sais, elle me connaît depuis longtemps. Elle sait ce qu'elle veut...

## Le triangle

Cette femme m'a tellement ensorcelé que je ne voudrais pour rien au monde la perdre. Je ne sais pas trop si je l'aime pour elle-même ou pour l'amour qu'elle me donne. Peu importe. Je l'aime, ça, c'est sûr. Je ne peux donc dire non à cet « arrangement ».

Et c'est ainsi qu'un drôle de ménage à trois prend forme. Lorsque je fais l'amour avec elle, son mari vient faire son petit tour. Il se rince l'œil, se masturbe sans façon et puis s'en va. Apparemment comblé...

Il arrivera toutefois, à l'occasion, que ce soit sa femme qui veuille prendre plaisir à nous observer pendant qu'il me démontre toute son affection...

Pendant toute la durée de ce triangle très peu quelconque, jamais André et Gabrielle n'auront baisé ensemble une seule fois. Aucun doute là-dessus.

Aussi, le fameux jour où, le visage resplendissant de bonheur, elle m'annoncera qu'elle a une « très grande nouvelle » à me faire savoir, je n'aurai absolument aucun doute sur la paternité de l'enfant à naître. Être père à 17 ans, voilà sans conteste de quoi flatter la vanité de n'importe quel adolescent absolument inconscient de la gravité d'une telle situation. Naïvement, je m'imagine que Gabrielle vient de me faire franchir un autre pas vers la maturité...

Même André est heureux. Selon lui, cette naissance va sceller définitivement notre union à trois. À partir de cette base solide, tous les espoirs sont désormais permis. On peut donc sans délai commencer à échafauder des projets. Par exemple, déménager dans une maison plus grande. Une maison à soi, il va sans dire.

Mais pour réaliser ses rêves, il faut des sous. André me pistonne avec succès auprès de son employeur. Ce dernier m'engage comme commis. Un emploi stable, bien mieux rémunéré que celui de plongeur, il va sans dire.

Il m'arrivera même d'arrondir mes revenus en travaillant en plus, le soir ou les fins de semaine, comme pompiste ou comme préposé aux billets dans un centre de ski.

Par une froide et longue nuit d'automne, Gabrielle accouche enfin. C'est une belle fille. Un rayon de soleil tout blond qui va réchauffer nos cœurs. Toute la vie au foyer va se réorganiser autour de ce berceau tout neuf.

Comment va-t-elle s'appeler? Un prénom jaillit spontanément dans mon esprit : Michelle, celui de mon premier amour. C'est décidé, ma fille s'appellera Michelle.

Choisir le patronyme sera autrement plus délicat. L'enfant devrait, ce serait tout à fait normal, porter le nom de son père. Donc le mien. Mais ce faisant, ne risquerions-nous pas de

## VOLEUR D'ENFANCE

Lui attirer un jour les remarques malveillantes de tous ces gens étroits d'esprits qu'inévitablement elle croisera sur son chemin? Cet aveu public pourrait également compromettre le père qui, à 17 ans, est encore mineur.

Pour éviter tout scandale, pour nous trois, comme pour la petite, nous convenons donc de lui faire porter le nom du mari de sa mère. Et le tour sera joué. Tout le monde n'y verra que du feu. Seuls les proches ne seront pas dupes de cette supercherie.

En fait, nous ne faisons ainsi que profiter de ce complaisant, mais combien commode usage qui doit sûrement avoir été l'un des premiers à être codifié dans l'histoire. Ailleurs comme ici. Par des législateurs fort avisés.

En vertu de cet usage ancestral, lorsqu'une épouse légitime met au monde un enfant, l'époux légitime est déclaré ipso facto père légitime de cet enfant.

À moins qu'un mari, non content d'être seulement cocu, n'ait encore l'audace d'en étaler publiquement la preuve... Encore faut-il, le cas échéant, qu'il gagne sa cause. Ce qui n'est pas toujours facile. Cette douloureuse épreuve à laquelle, on le comprend bien, bien peu de contestataires osent se frotter, démontre à quel point la paternité est chose fragile et ne repose, à la limite, que sur un acte de foi.

La maternité, au contraire, est absolument étanche à tout doute, aussi petit, aussi perfide, soit-il. La maternité est une certitude, un acte où la foi est superflue.

Pourquoi les enfants portent-ils alors, presque partout et presque toujours, le nom du père présumé? Pour sauvegarder les apparences, et les bonnes mœurs, très certainement. Dans le cas de Michelle, il est cependant flagrant que cette tradition, flatteuse pour les hommes, fait parfois injure au gros bon sens.

Et le temps passe, comme le vent. Inlassablement. Peu à peu, notre trimaran hors-série a pris sa vitesse de croisière. Tant et aussi longtemps que la lune de miel va durer, je me croirai à bord d'une romantique gondole. Inutile de se soucier du baromètre. Son aiguille n'oscille qu'entre les plaisirs du présent et les rêves les plus roses... Même les enfants poussent comme les fleurs qui n'en finissent pas d'éclore.

Dans les voyages au long cours, l'équipage s'avère souvent plus fragile, moins résistant que l'équipement. Cette promiscuité tant recherchée au début, je sens qu'elle me pèse de plus en plus lourd et qu'elle m'enfoncé dans un cul-de-sac. Avec le temps, mes « conjoints » sont devenus possessifs, jaloux même. Chacune de mes absences m'attire des remarques empreintes de désobéissance, sinon de suspicion.

## Le triangle

Lentement, mais inexorablement, l'atmosphère s'alourdit. Cette sympathique petite tanière de Val-David où nous sommes installés depuis quelques mois s'est métamorphosée en cocon. Nous en sortons de moins en moins, à part, bien sûr, pour aller travailler. De moins en moins de gens, également, viennent nous rendre visite. L'isolement graduel. L'étau qui se resserre...

Je n'ai même pas encore atteint mes dix-huit ans. Brusquement, je me réveille. L'avenir, je le pressens tout à coup avec angoisse. J'en ai assez de vivre ainsi en vase clos. Mes lendemains sont étriqués d'avance. Je réalise que ma vie d'adolescent libre, je l'ai à peine vécue avant de me retrouver dans les filets d'un couple très spécial qui est, de surcroît, d'une autre génération. Je sens monter en moi l'irrésistible besoin de sortir prendre l'air, de prendre le large. Seul.

La rupture est inévitable. Ce qui sera le plus douloureux sera de me séparer de ma fille, le jour où je quitterai définitivement Val-David. Ai-je vraiment le choix? Je crois que non. Je ne l'ai plus.

Je sais en outre que je dois absolument prendre du recul face à ma sexualité. Suis-je normal ou anormal? Hétérosexualité et homosexualité seraient-elles conciliables? Aisément conciliables? Les garçons doivent-ils tous passer par une certaine période d'ambivalence sexuelle avant de se brancher pour de bon? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une séquelle, tardive mais directe, d'une initiation sexuelle, hélas!pernicieuse? L'abbé Valois, plus je veux l'oublier, et plus je sens qu'il sera toujours présent dans ma vie.

Devrais-je alors avoir honte de vivre cette singulière expérience? Assez! Toutes ces questions m'épuisent. Je me répète que tout ça était sans doute inévitable, indispensable à mon évolution personnelle... Et surtout que, si le nectar du début a irréversiblement tourné au vinaigre, est grand temps pour moi de lever l'ancre.

En amour, c'est bien connu, le seul salut n'est souvent que dans la fuite. Je tente alors d'en faire personnellement la preuve. N'emportant avec moi que l'essentiel, je me réfugie donc chez mon père qui ne pose aucune question ni aucune condition à mon retour. Le havre de paix qui va me permettre de récupérer. Je respire un peu mieux. Mais pas pour longtemps.

Le harcèlement commence. Tous les jours, pendant des mois, les amants délaissés me presseront de rentrer au foyer. André surtout se fera suppliant :

## VOLEUR D'ENFANCE

-Claude, tu n'as pas le droit de nous abandonner. Pas après tout ce qui s'est passé entre nous. Pas après tous ces projets qu'on a commencé à faire ensemble. On ne peut tout simplement pas te croire quand tu dis que, pour toi, c'est fini entre nous, que tu ne nous aimes plus. Et ta fille, qui passe qui passe son temps à te chercher partout dans la maison, qu'est-ce qu'elle va devenir sans son père?

Tantôt j'écoute passivement ses jérémiades. Tantôt, exaspéré, je lui crie au téléphone de me foutre la paix, avant de raccrocher aussi sec que je le peux. Certains soirs, le téléphone peut sonner ainsi deux, trois fois. Le ton se fera parfois plus conciliant :

-Tu as raison! On t'a accaparé un peu trop. C'est vrai que tu es jeune et que tu as besoin de plus de liberté. De plus d'argent aussi. On a compris. On est prêts à en discuter avec toi. Tu verras, on trouvera bien le moyen de s'entendre. Mais d'abord, Claude, reviens donc à Val-David. Tu ne le regretteras pas, on te le promet. Alors, qu'est-ce que tu en dis?

Benoît, un de mes anciens professeurs, mis au courant de ce harcèlement et des circonstances qui l'ont précédé, décide de prendre en main ma défense. Ses interventions apaiseront les ardeurs d'André, de loin le plus inconsolable et le plus revendicateur de mes deux ex-conjoints. Sans doute aussi le plus frustré.

Devant l'obstination de ce dernier, mon « avocat » devra toutefois aller jusqu'à le menacer de dénonciation pour détournement de mineur. Cette douche froide va éteindre pour de bon la flamme rebelle d'André. Terminé, le harcèlement! Il a enfin compris que tout est bel et bien fini entre eux et moi. Quant à sa femme, je sais qu'elle avait déjà compris, depuis longtemps, qu'une telle relation ne pouvait être qu'éphémère et que ce n'était plus la peine d'en remuer les cendres. Bref, que c'était mieux, pour tout le monde, de tourner la page.

## VIII

### LE CERCLE VICIEUX

Je vais bientôt franchir le cap de mes vingt ans. De nouveau, je suis amoureux. Mais cette fois-ci, d'une fille de mon âge. Caroline suit des cours de danse avec moi. Du ballet-jazz. Avec elle, tout s'est passé très vite. Dès le premier soir, lorsque je l'ai raccompagnée chez elle, j'ai senti mon cœur battre très anormalement. Je lui avais fait, moi aussi je crois, une bonne impression.

Nous nous voyons presque tous les jours. Avant même que l'été n'ait cédé du terrain à l'automne, Caroline a déjà occupé toute la place disponible dans mon cœur et mes pensées. Je me verrais très bien vivre avec elle. Me marier, même, pourquoi pas? Ces sujets prennent de plus en plus de place dans nos interminables tête-tête.

Mais ses parents voient l'avenir de leur fille d'un autre œil. Son père, surtout. Sans l'ombre d'un doute, je ne lui inspire aucune confiance. J'occupe pourtant un emploi, modeste certes, mais stable, de commis aux commandes pour une compagnie de la rue Iberville, à Montréal. Ne serait-ce pas plutôt le projet que je caresse, celui de devenir danseur? Ce métier d'artiste, qui baigne dans la précarité et la marginalité, l'effraie au plus haut point, lui, le brave et respectable fonctionnaire. Il ne jure et ne juge que par sa sécurité d'emploi. Hors d'elle, point de salut!

L'exubérance de mon enthousiasme lui paraît inconvenante, suspecte même. Il ne cesse de répéter à sa fille à quel point elle doit être protégée contre elle-même dans les circonstances, que c'est son devoir de père de s'interposer entre elle et moi, et *caeteraetcaetera*. Je vais devoir m'armer de patience...

Vers la mi-décembre, un interurbain de Québec. Serais-je prêt à remplacer, à pied levé, un danseur de la troupe *Flash* qui présente en ce moment, dans la Vieille capitale, une revue qui va ensuite se transporter ailleurs en province? On ne m'accorde aucun délai de réflexion. Je dois rendre ma réponse sur-le-champ.

J'accepte! Ne faut-il pas prendre la chance au vol, quand elle passe? Les supplications de Caroline n'ébranleront aucunement ma décision. Je saute dans le premier autobus *Voyageur* en partance pour Québec.



## VOLEUR D'ENFANCE

Répétitions intensives. Ça ira! Quant à mon trac, l'alcool aidera... Je me sens euphorique. Je suis en train de réaliser un rêve. Celui d'être un artiste. Un vrai. Qui monte sur une scène. Qui a le cœur palpitant, des sueurs froides et la gorge nouée. Qui peut sentir ces centaines de regards avides sur lui-même. Qui s'enivre d'applaudissements... Cette jouissance qui me fait vibrer jusqu'aux tripes ne peut pas me tromper. J'ai la piqûre et j'aime ça.

Entre les spectacles, je découvre avec ravissement le vie de bohème des artistes. La *dolce vitae* où l'insouciance, l'alcool et la drogue font souvent très bon ménage.

Ce tourbillon balaiera toute envie de faire un saut à Montréal. Même pour le 25 décembre. Caroline recevra mes vœux par téléphone. Elle prend très mal l'idée de passer Noël seule. Ses sanglots, au bout de la ligne, étouffent sa voix. Je tente de l'apaiser, de lui expliquer que je ne pouvais pas rater une pareille occasion. C'est peine perdue. L'irréparable a été commis :

Tu ne sauras jamais la peine que j'ai. Tu ne sauras jamais combien je t'aimais. Entre la danse et moi, tu as choisi. Il n'y a pas de place pour notre amour. Tant pis. C'est fini entre nous. C'est plus la peine de me téléphoner...

Et elle raccroche. Je n'entendrai plus jamais sa voix. Le 4 janvier 1977, soit une dizaine de jours plus tard, la troupe est à Val d'Or. Un coup de fil de Montréal. L'impossible vient de se produire. Le drame. J'apprends que la police a retrouvé, sur le tablier du pont Jacques-Cartier, un manteau et un sac à main appartenant à Caroline. Des témoins auraient vu une femme sauter dans le vide et disparaître sous les glaces... Pour le journaux du lendemain, un simple fait divers de plus.

Ce choc mettra longtemps à disparaître de mon esprit. Pourquoi a-t-elle fait ça? Qui a-t-elle ainsi voulu punir? Moi qui étais parti à l'aventure sans elle, ou son père, qui avait asphyxié notre amour? Je ne saurai jamais exactement. Mais toute ma vie, ce souvenir m'obsédera. Celui d'une fille dont je n'avais, hélas! jamais osé deviner l'amour ni la fragilité.

Trois années passeront au cours desquelles je me garderai bien maladivement de retomber amoureux, trois années à frayer dans le « merveilleux » monde artistique. L'emballement naïf du début a fait place, peu à peu, dans le quotidien, à une réalité beaucoup plus terre-à-terre. Une à une, les désillusions tombent. Le rose vire parfois au bleu, souvent au gris. Quand ce n'est pas carrément au noir. Les frustrations et les petites vacheries s'accumulent au fil des jours...et des nuits. Jusqu'à ce que l'enthousiame ne fasse tout simplement plus le poids.

## Le cercle vicieux

À certains moments, on peut se retrouver subitement devant rien. Désespérément rien. À bout de ressources, il faut regarder ailleurs. Et risquer alors, comme la cigale du bonhomme La Fontaine, d'essayer la rebuffade de la fourmi non prêteuse.

Un jour, me sentant aussi malheureux qu'un vulgaire caillou sur l'accotement de la route qui mène au soleil, je décide de m'appliquer un traitement-choc qui me domptera pour toutes de mes tendances à la marginalité et à l'indiscipline.

C'est ainsi que je me réveille un bon matin, uniforme sur le dos et contrat d'engagement en poche, dans l'armée canadienne. Quelques semaines à Saint-Jean suffiront pour m'ouvrir les yeux sur l'horreur de ma méprise. Le masochisme des recrues, l'attitude pointilleuse des officiers, la discipline, les exercices, la couleur des poignées de portes, tout m'exaspère. Je me rebiffe sans cesse. Et le temps passé en réclusion n'arrangera rien.

Mais le bouquet sera cette lourde peine infligée pour possession de quelques malheureux « joints ». Je décide d'en finir. J'entreprends alors la grève de la faim qui me mènera rapidement à mon éviction pure et simple des rangs de l'armée. Et je m'empresse de tourner la page.

Après une série très réussie de spectacles « son et lumière » donnés dans une vingtaine de grandes églises de Montréal et banlieue, et auxquels j'avais consacré beaucoup d'énergies, je décide, à l'été 1980, de me payer des vacances. Je pars donc seul, en autobus, pour Vancouver, une ville que j'ai envie de connaître depuis longtemps.

La transcanadienne est longue, très longue entre Montréal et l'océan Pacifique. Les grandes distances rendent souvent inévitables les contacts entre les passagers d'un même véhicule. Pour ma part, j'ai déjà remarqué une jeune fille très réservée qui voyageait seule. Ce n'est cependant qu'à Sudbury que s'offrira enfin l'occasion d'entamer la conversation avec elle. Elle s'appelle Marie.

En quelques minutes à peine, je tombe sous la coupe de son charme, de sa délicatesse, de son regard et...de son accent. Cette petite Française, venue voir de près l'Amérique, va bouleverser tous mes projets. Je vais bientôt réaliser que les tangentes les plus spectaculaires qu'une existence peut prendre font habituellement suite à une rencontre aussi fortuite que déterminante. Mon idylle avec Marie, je ne tarde pas à souhaiter qu'elle me serve à composer les premières lignes d'un beau roman d'amour, d'une odyssee qui enfin comblerait mes vœux les plus fous.

## VOLEUR D'ENFANCE

Aussi, durant tout le reste du voyage, nous ne serons jamais très loin l'un de l'autre. Le touriste que j'étais s'est brusquement métamorphosé en amoureux attentif. Rien d'autre ne m'intéresse que les horizons nouveaux que je viens de découvrir au fond de ses yeux.

Je suis prêt à la suivre n'importe où. Après l'Ouest canadien, retour à Montréal une dizaine de jours plus tard. Marie n'a plus maintenant qu'une semaine à passer de ce côté de l'Atlantique. Elle avait prévu en profiter pour visiter New York. Je lui propose de lui servir d'escorte, ce qu'elle accepte volontiers.

La Providence semble avoir arrêté le temps pour me permettre de continuer à rêver tout éveillé. L'amour me fait flotter comme sur un nuage. Je suis tellement bien avec elle! Je sens que je ne pourrai jamais être heureux sans elle. C'est pourquoi, le jour tant redouté de son départ de New York vers Paris, je ne sens un peu comme un animal à qui on viendrait chiper la plus belle proie de sa vie.

À l'aéroport Kennedy, je lui fais la promesse d'aller la rejoindre à Paris un peu plus tard. Je l'embrasse comme si je ne la reverrais jamais. Et, lorsqu'elle franchira la barrière où un préposé jette un coup d'œil sur les cartes d'embarquement, j'aurai bien du mal à retenir mes émotions.

Je rentre donc seul à Montréal. L'âme en peine, mais le cœur gonflé d'espoir. Je reprends aussitôt le boulot. Désormais, je dois mettre de côté tout l'argent possible en vue du voyage. Jour et nuit, Marie occupera mes pensées. Je n'ai aucun mal ni aucun scrupule à lui écrire jusqu'à deux lettres par jour. Sans compter les coups de téléphone.

Fin novembre, tel que promis, je débarque à Paris. Accueil empressé de Marie, mais beaucoup plus réservé de ses parents. Elle habite, en banlieue de Paris, une chambre minuscule que nous partagerons pendant mon séjour. J'y vivrai plusieurs semaines d'un intense bonheur.

Pour Marie et moi, il n'y a plus, à l'évidence, qu'une seule avenue vers le bonheur : le mariage. Ce sera chose faite, à la mi-janvier, une fois réunis tous les documents nécessaires.

Je peux alors rentrer tranquillement au Québec. Mission accomplie. Ma nouvelle épouse viendra m'y rejoindre dès qu'elle aura satisfait à toutes les formalités auxquelles nul immigrant ne peut se soustraire. Une simple question de temps, donc. Un mois ou deux, tout au plus...

La vie à deux démarre du bon pied. J'ai un emploi tout à fait convenable. Notre petit nid est confortable et déborde d'amour. Lorsque Marie m'annoncera qu'elle est enceinte, j'exulterai. Ma petite famille à moi, celle dont j'ai toujours rêvée secrètement, je vais enfin l'avoir.

## Le cercle vicieux

Le printemps suivant, Marie mettra au monde la plus belle petite fleur que le ciel pouvait nous offrir. Notre bonheur est alors total. De quoi me donner le vertige, à moi qui n'en ai pas tellement l'habitude.

En juillet, nous déménageons à Saint-Sauveur. Le grand air, les montagnes, ça va être bon pour le bébé. Et pour nous aussi. Les chances d'y trouver du travail sont excellentes. Ni l'un ni l'autre n'auront d'ailleurs de mal à y gagner notre vie.

C'est à cet endroit que j'apprendrai bientôt, à mes dépens, que le bonheur n'est pas un gros lot tombé des nues qu'on peut se permettre, à sa guise, de dépenser par petites tranches, jusqu'au dernier sou. Il sera trop tard quand j'aurai compris que le bonheur est un cadeau qu'on ne peut aller puiser ailleurs qu'au fond de soi-même, jour après jour. Inlassablement. Sans tricher.

De la même façon qu'on ne peut boire d'avance toute l'eau dont notre corps pourrait avoir besoin pendant un an ou même une semaine, de même on ne peut vivre heureux très longtemps en ne se fiant qu'au seul « vieux gagné ».

Pas la peine non plus d'exiger un emballage somptueux. Qui prend la peine d'emballer un cadeau qu'il se fait à lui-même? C'est le cadeau qui compte, pas l'emballage. Les ingrédients essentiels du bonheur- joie de vivre, amitié, sincérité et fidélité- ne sont à l'aise que dans la transparence. Jamais dans les emballages trompeurs.

L'espèce de béatitude un peu trop passive dans laquelle baigne mon bonheur ne me sera pas d'un grand secours lorsqu'un bon soir je serai invité par un des copains à « essayer ça, la coke, juste par curiosité, naturellement ». Comme un con, j'accepte. Je ne réalise surtout pas que je suis en train de planter un premier clou dans le cercueil de mon mariage... Heureusement que Marie ne se doute encore de rien.

Fin août, je retourne aux études. Je suis inscrit au cégep Saint-Jérôme. À temps plein. Je vise le DEC en sciences humaines pour ensuite me diriger vers le droit. Même si ma motivation est au maximum, les résultats obtenus, quant à eux, ne sont pas toujours à la hauteur des efforts fournis, comme on dit. Mais je m'accroche et je réussirai presque à aller le décrocher, ce DEC tant convoité. En effet, deux cours seulement resteront en plan.

Peut-être que j'investis un peu trop de mon temps dans des activités parascolaires. Ou dans cette lucrative garderie de fin de semaine mise sur pied pour accommoder les parents skieurs. Une vraie mine d'or, il est vrai, mais dont l'essentiel des bénéfices sera, bêtement et joyeusement, « sniffé ».

## VOLEUR D'ENFANCE

Marie n'a pas été dupe longtemps. Dès qu'elle a eu la certitude que j'en suis rendu à consommer de la coke, elle me met en demeure de cesser immédiatement. Devant mon refus, ou plutôt devant mon incapacité, elle met à exécution sa menace de me laisser carrément tomber. Début mars, elle me quitte donc avec la petite. Je me retrouve fin seul. Autour de moi, les débris d'un beau rêve écroulé. Un grand bonheur, le plus grand de ma vie probablement, que je viens de torpiller comme un imbécile.

À son éventuel retour avec moi, Marie pose une condition très précise : je dois d'abord me soumettre avec succès à une cure de désintoxication et à une thérapie. C'est à prendre ou à laisser.

Je mettrai toutefois près d'un mois à admettre l'évidence. Je suis coincé, je ne pourrai pas m'en sortir tout seul.

Je demande mon admission au pavillon André-Boudreau de Saint-Jérôme. Entrevues et présentation à l'équipe précéderont le stage qui ne débutera qu'en mai. Pourquoi suis-je devenu toxicomane? Pendant un mois, aidé par des thérapeutes, je serai confronté à moi-même, à mon passé, à mon présent surtout. Avant d'aller plus loin dans ma vie, je me dois de faire, en toute franchise, un bilan de moi-même. Examiner soigneusement l'envers de cette façade et y découvrir peut-être la déconcertante fragilité de mon être.

Après cinq semaines de cure, je retrouve enfin Marie qui consent à m'accorder une seconde chance. En échange de conditions très strictes, faciles à deviner.

Le vase recollé va-t-il tenir le coup? Il le faut. Je dois mettre toutes les chances de mon côté. Pour commencer, je dois absolument fuir les occasions de rechute. Il faut donc renoncer à notre logis de Saint-Sauveur et nous installer ailleurs. Nous élisons sagement domicile à Laval. Aucun mal à nous trouver de nouveaux emplois. Je veux repartir du bon pied et oublier l'épisode noir que je viens de traverser. Je me remets sérieusement à mes cours. Marie adore son nouvel emploi et la petite pousse à vue d'œil. Le bonheur réappivoisé...

Une année s'écoulera ainsi, à vivre de plus en plus intensément. De plus en plus dangereusement aussi... J'ai en effet recommencé, en douce, à prendre quelques libertés avec ma sobriété que j'ai pourtant offerte en gage d'amour à ma femme, lors de notre réconciliation. Le bout du doigt pour l'instant... J'avais déjà provoqué une tempête qui avait failli emporter notre union. Cette fois-ci, le naufrage sera sans appel.

Six mois plus tard, Marie entame les procédures de divorce. Froidement. Impitoyablement. Comme je le mérite.

## Le cercle vicieux

Admettre qu'on aimerait réécrire sa vie, ne serait-ce qu'un seul de ses chapitres, est, paraît-il, un aveu d'échec. Pour ma part, je ne me pardonnerai jamais d'avoir scié moi-même la branche solide sur laquelle j'avais construit le nid de mes rêves.

Si l'amour rend aveugle, la drogue, pour sa part, rend sourd. Sourd à la voix du gros bon sens. Sourd à la voix de sa propre conscience. Sourd aux autres et sourd à soi-même. Sourd à l'amour des autres et sourd à l'amour de sa propre peau.

Les années qui suivront l'échec de mon mariage s'échafauderont plus souvent sur l'argile que sur le roc. Comment peut-il en être autrement lorsque la drogue joue au yo-yo avec vos sentiments et avec votre...portefeuille?

Essayer de sortir de la forêt où on est égaré n'est pas toujours aisé. On peut tourner longtemps en rond. Dans mon cas, je mettrai quelques années à réaliser que ces cercles sont de plus en plus restreints, de plus en plus vicieux. Des projets feux-de-paille télescopent des amours culs-de-sac. Des rêves déconnectés de la réalité émergent des réunions A.A. en *overdose*. Je piétine misérablement.

Au printemps de 1989, je décide de briser le cercle vicieux, de faire le ménage dans mes « bibittes ». Je repars à la case zéro. Modestement. Réalistement.

Je m'inscris à un cours de préposé aux bénéficiaires. Deux mois plus tard, je décroche un emploi à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Ce travail aura sur moi un effet foudroyant. On ne peut en effet être en contact constant avec des malades psychiatriques, des grands blessés ou des grands malades en stade terminal sans ressentir le besoin de s'interroger et, inévitablement, de faire table rase de bien des idées, reçues ou acquises, sur les autres et sur soi.

Je ne peux qu'apprécier un travail qui me revalorise. J'en avais grand besoin. Un travail qui, également, m'incite à poursuivre le ménage amorcé dans mes bibittes. Je dois me libérer enfin de ce passé qui m'obsède et qui m'entrave. Ce passé qui, depuis plus de vingt ans, m'empêche d'être moi-même. Pour être efficace, ma thérapie personnelle devra nécessairement passer par cet été de 1966...

Finie la peur! Finie, la honte! Je dois aller sur la place publique. Dire le mal qu'on m'a fait. Le crier! Le hurler! Je dois le faire, pour moi et pour les autres enfants violés d'ici ou d'ailleurs qui passeront le reste de leur vie à panser et à camoufler tant bien que mal des blessures qui n'en finiront jamais de guérir.

# IX

## L'ENQUÊTE

Automne 1990. Déjà près de vingt-cinq ans de silence sur des événements qui ont meurtri mon enfance. Pour en effacer la trace, le temps n'a pas suffi. Dans ma tête, c'est encore comme si c'était arrivé hier. Je n'ai que 34 ans. Même si je laisse passer un autre quart de siècle, j'aurai toujours ce plomb dans l'aile que m'a laissé en souvenir cet abbé Valois de mes neuf ans. Non, le temps n'arrange pas tout. Le bistouri, personne n'aime. Mais si on n'a plus le choix, on se ferme les yeux et on s'y soumet. Pour en finir une fois pour toutes. Pour retrouver l'usage normal de ses deux ailes.

Après concertation entre nous trois, Paul, Mark et moi, il est donc convenu de porter l'affaire devant les tribunaux. Sans plus tarder. Et adviene que pourra! Notre conscience, à tout le moins, sera libérée d'un secret trop éprouvant. La vérité doit éclater au grand jour. S'il y a une justice, la conspiration du silence qui a entouré notre été de 1966 va enfin être taillée en pièces. Ceux qui en savaient trop et qui ont enterré l'affaire seront démasqués. Ceux qui n'ont jamais cru un seul mot de notre histoire devront se rendre à l'évidence.

Le 9 novembre, je vide le sac que je traîne depuis plus de vingt ans. Je fais le récit des événements à la police municipale de Saint-Jérôme dans une déclaration de plus de heures. Aussitôt, l'enquête est ouverte. Elle ne traînera pas. Le présumé agresseur est rapidement retracé à Montréal. Des témoignages viennent corroborer mes allégations. Des dossiers « disparus » réapparaissent comme par hasard. Une perquisition de la police dans les murs mêmes de l'évêché de Saint-Jérôme permet de retracer enfin cette fameuse lettre de dénonciation, écrite à l'automne de 1966, dont le texte apparaît au chapitre V du présent ouvrage.

L'élément-surprise majeur de toute l'enquête sera toutefois une seconde lettre, datant de 1971, tenue secrète depuis et versée avec réticence au dossier par les autorités religieuses. Il s'agit de la lettre adressée directement au pape Paul VI par l'abbé Maurice Valois et au terme de laquelle le prêtre demande sa laïcisation.

Cette lettre, éclairante à plus d'un titre par sa sincérité et sa limpidité, contient non seulement les aveux complets du prêtre pédéraste à notre égard et à celui d'autres garçons, mais encore permet-elle de mesurer la détresse de cet homme très consciemment aux prises avec une grave déviance sexuelle.

## L'enquête

Voici le texte intégral de cette lettre :

Montréal, août 1971

*Très Saint Père,*

*Après de longs mois de réflexion, de consultations et de prières, je vous fais présentement la demande d'être relevé de mes obligations cléricales, y compris le célibat, et pour de très sérieuses raisons.*

*Le problème se situe au plan de la sexualité. Un désir charnel mal contrôlé et mal dirigé m'a fait obliquer, ces tendances vers les jeunes garçons de la pré-adolescence, auquel s'ajoute aussi un désir d'exhibitionnisme indécent.*

*Partant du principe que l'éducation sexuelle des jeunes était mal faite, me suit senti amené à consacrer mes énergies sacerdotales à la rétablir.*

*Ainsi, depuis mon ordination, au cours de mes activités pastorales pour les jeunes, et au moyen d'organisations pour eux, plusieurs faits se sont glissés qui corroborent mes ambitions et mes penchants. Je me suis mêlé avec ces jeunes, comme si j'étais de leur âge, leur soutirant des confidences, et sous l'endos de l'apostolat ou de la direction spirituelle, je me suis lié d'amitié avec eux. Plus mon dévouement me rapprochait d'eux, plus leur amitié et leur contact venaient exciter mes passions et mes passions et ma curiosité sexuelle. Ce qui m'a conduit à des amitiés particulières avec quelques-uns, et avec quelques autres, à des amitiés plus intimes allant à des actions d'indécence vulgaire de plus en plus osées et de plus en plus graves.*

*À la suite de plainte et de rapports à l'Évêque, il y avait convocations, réprimandes, changements de poste et de charge pastorale. C'était le moyen le plus normal et le plus usuel pour éviter que s'aggrave une situation compromettante pour l'Église et pour moi-même.*

*Prenons mon curriculum dès le début.*

*Né le 5 décembre 1930 à Lachute, les parents foncièrement catholiques, le dernier d'une famille de 12 enfants, je fus éduqué selon les principes chrétiens, des bonnes mœurs dans le climat d'une famille bourgeoise et à l'aise. Je commençai d'abord mes études classiques au Séminaire de Joliette, pour finir ma philosophie au Collège de Saint-Laurent. Malgré un talent moyen et des ressources humaines médiocres, je passai, en 1954 au grand Séminaire de*



## VOLEUR D'ENFANCE

*Montréal pour faire ma théologie et parvenir aux ordres majeurs en mars 1958 et à l'ordination sacerdotale le 7 juin 1958.*

*Dans cette première étape de ma vie, je désirais devenir prêtre, parce que c'était beau, c'était grand et de toute sécurité. Puisque je ne voyais pas qu'est-ce que je pourrais faire d'autre, mon idée était fixée, et rien ne pouvait m'en dissuader. J'aimais la prière et le service religieux, je travaillais à mes études, j'acceptais les sacrifices et les renoncements qui s'imposaient, j'obéissais. Ce fut une jeunesse sans soucis, choyée, parfaitement à l'abri de tous dangers. Jusqu'à ce moment-là, rien ne pouvait laisser prévoir mes agissements futurs et ma situation actuelle. Je ne peux donc pas imputer à personne, ni à mes parents, ni à mes éducateurs, ni à mes amis du temps, l'état où je me trouve en ce moment.*

*Avant de me rendre au Séminaire de Sainte-Thérèse, pour le début de l'année scolaire, en septembre 1958, je servis 8 semaines, au ministère d'été à la paroisse de St-Sauveur-des-Monts. En février 1959, chassé du Séminaire de Ste-Thérèse et à cause de mes interventions trop poussées sur l'hygiène sexuelle de certains élèves, je suis nommé vicaire à la paroisse du Cœur-Immaculé-de-Marie, à Ste-Thérèse. En juin 1960, je suis nommé vicaire à la paroisse de St-Janvier, et en septembre 1963, je passe à la paroisse de Notre-Dame-de-L'Assomption.*

*Bien qu'il n'y ait rien eu de grave moralement à ces endroits, mes familiarités et mes études à l'égard des jeunes inspiraient la méfiance des paroissiens. C'est pourquoi après un mois de réflexion chez les Jésuites à St-Jérôme, où je devais me refaire spirituellement, je suis nommé vicaire à la paroisse de la Cathédrale de St-Jérôme en mai 1964.*

*Après 2 ans d'accalmie, je me suis lié d'amitié avec trois jeunes garçons, trois petits frères de 9,11, et 14 ans. À l'occasion de baignades, je les ai entraînés à de l'indécence vulgaire et aussi à des touchers graves. Dès que le rapport d'enquête sur mes activités avec ces jeunes parvint à l'Évêque, c'était en janvier 1967, je fus autorisé à quitter le ministère actif, me permettant de consulter un psychiatre et en même temps, pour sauver les apparences de prendre quelques cours de pastorale à l'Université de Montréal. Ces consultations m'ont beaucoup aidé à voir clair dans mon problème, à le situer et à le comprendre mais ils ne m'ont rien offert de valable pour confirmer et maintenir la guérison.*

*Ainsi, après une autre année de ministère à Brownsburg, l'on me demande de me rendre à Montréal, d'y vivre et d'y gagner ma vie, comme laïc, pour me permettre de poursuivre mes consultations quelque peu interrompues chez le psychiatre, tout en me permettant d'apprendre à me débrouiller seul dans la vie et de réfléchir à mon problème. J'accepte la formule. De plus ma famille m'aide un peu au plan matériel à m'adapter à ce nouveau genre de vie.*

## L'enquête

*À la suite de quelques tentatives infructueuses dans la recherche d'emplois, je réussis à survivre avec le salaire de 5 mois d'enseignement du latin à l'école d'État. C'est alors que je crois bon faire la demande de changement de diocèse et de passer définitivement à Montréal. Ce qui m'est refusé. Je dois donc prendre de nouveau un emploi et poursuivre la même thérapeutique que l'année précédente.*

*Tant et si bien que l'an dernier à l'occasion d'une rechute en exhibitionnisme et de mauvaise conduite grave avec d'autres enfants, cette fois de 10 et 11 ans, la plainte a été portée devant les autorités civiles qui n'ont pas hésité, avec la permission de l'Évêque de me porter en justice sous l'accusation, « de conduite d'une grossière indécence, commettant aussi une infraction décrite à l'article 33-iB de la loi sur les jeunes délinquants et ses amendements ».*

*Afin d'éviter les complications des procédures judiciaires, j'ai plaidé coupable et j'attends le prononcé de la sentence qui me sera signifié Raymond Raymond de la Cour du Bien Être-Social de St-Jérôme en septembre prochain.*

*Ma famille mise au courant de la situation, de la bouche même de l'Évêque, se trouve prise de panique et ne sait plus où donner de la tête. Les uns veulent m'aider sans trop savoir comment s'y prendre. D'autres ne veulent plus me contacter de crainte que je contamine leurs enfants. Les autres préfèrent m'abandonner à mon propre sort, advienne que pourra, surtout à cause des répercussions et des dommages financiers dans leur relations d'affaires ce qui découlerait de l'ébrulement d'un cas semblable.*

*Quant à moi, j'ai voulu mener par moi-même, ma propre barque. Vivant de l'air d'aller spirituel reçu au Grand Séminaire, j'ai fait fi des recommandations de mes supérieurs et de mes conseillers. Sans directeur spirituel attiré, je me leurrais par des raisonnements et par des excuses pour motiver et expliquer mes interventions auprès des jeunes et mes gestes avec eux. Je ne voyais pas les dangers, ni les raisons de m'alarmer, sauf à la fin devant les faits où il était trop tard.*

*Même une guérison totale et un retour à un parfait équilibre sexuel et une vie spirituelle intense, me donnent aucune possibilité de retourner dans quelque ministère que ce soit. Vis-à-vis des paroissiens, il règne presque partout un climat de méfiance et de non confiance. Du côté de ma famille, c'est l'épouvante et le rejet. De la part de l'Évêque et du clergé diocésain, depuis deux ans, c'est la conspiration du silence et l'abandon.*

*Après tous ces faits et toutes ces considérations, avec un dossier aussi encrassé, il est visible et bien évident que je n'ai plus rien à faire dans le sacerdoce. N'ayant ni la vocation missionnaire ni l'appel à la contemplation, je ne vois plus très bien quel ministère je pourrais exercer puisque les portes des diocèses me sont irrémédiablement closes.*

## VOLEUR D'ENFANCE

*Étant donné que je suis le seul responsable de mes agissements, je crois préférable pour le meilleur intérêt de Dieu et de l'Église et aussi pour mon bonheur temporel et éternel, que je me retire de l'état clérical et que je recherche le salut dans l'état laïc.*

*Aujourd'hui toutefois, j'ai un emploi stable. C'est une école technique professionnelle où l'on enseigne divers métiers et où je sers de conseiller en orientation technique. Les soins psychiatriques se poursuivent à un rythme régulier et ils se continueront tant que je n'aurai pas reçu satisfaction. Tous contacts avec les jeunes de la pré-adolescence me sont interdits et pour ce faire je n'exerce plus aucun ministère me contentant de la pratique religieuse.*

*J'implore le pardon de l'Église pour l'abus de confiance dont je suis coupable, pour le tort incalculable fait à ces jeunes âmes scandalisées par mes discours et mes agissements. Je n'entretiens pas de rancune vis-à-vis personne, surtout pas à l'égard des autorités ecclésiastiques qui n'ont fait que leur devoir. Je m'incline. C'est pourquoi, je réitère ma demande de dispense perpétuelle de toutes mes obligations résultant des Ordres Sacrés, y compris le célibat.*

*Merci pour votre bienveillante compréhension et de votre paternelle sollicitude.*

*Maucice Valois*

# X

# LA

# SENTENCE

À la suite d'une telle confession générale, Maurice Valois ne peut décemment se permettre d'enregistrer un plaidoyer de non-culpabilité. Remonter la côte qui mènerait à l'acquiescement relèverait alors de la plus pure utopie.

C'est pourquoi, dès le 15 janvier, il plaide coupable aux cinq chefs d'accusation portés contre lui. Il évite ainsi un procès probablement pénible et embarrassant pour certains témoins appelés à la barre. Tant par la couronne que par la défense. Il lui tarde sans doute aussi de retourner le plus rapidement possible à cet anonymat dans lequel il s'était si sagement réfugié il y a près de vingt ans.

Le 5 mars, les deux procureurs font part à la Cour de leurs représentations sur sentence. Une surprise nous attend. Que le procureur de la défense réclame l'absolution la plus totale pour son client n'aura pas de quoi nous étonner. Mais que le procureur de la couronne puisse réclamer la même clémence, voilà qui apparaît un peu fort. Scandaleux même.

Bien sûr, le succès de la réhabilitation de l'accusé ne fait aucun doute. Bien sûr que 1966, c'est loin, très loin même. Mais sûrement pas trop loin. Un crime est un crime. Il est des crimes contre la personne qui laissent des traces toute une vie. Dans ces cas-là, où est la différence entre un an et vingt-cinq ans? Quant à nous, toutes ces années écoulées depuis ces agressions nous ont simplement permis de mesurer avec plus de certitude et d'horreur la réalité de ces traces.

Si c'est vrai que la justice a le bras long, qu'elle le démontre. C'est tout juste si le procureur de la couronne ne s'excuse pas publiquement auprès du violeur d'avoir autorisé les plaintes contre lui après tant d'années. Nous sommes outrés.

Immédiatement après les plaidoiries concordantes des deux avocats, je juge François Beaudoin invite les victimes à prendre la parole si elles le désirent. Je serai le premier à saisir cette occasion. J'insisterai d'abord sur tous ces soins psychiatriques dont seul notre agresseur a pu bénéficier à la suite des agressions dont nous avons été les victimes. Je rappellerai notamment ces problèmes de bégaiement qui m'affligent depuis ce temps. Je me permettrai enfin de rappeler que si notre première dénonciation faite à l'automne de 1966 avait alors suivi

## VOLEUR D'ENFANCE

son cours normal, au lieu d'être étouffée, il n'aurait pas été nécessaire, vingt-cinq ans plus tard, de revenir à la charge.

Paul vient ensuite, en quelques phrases, affirmer qu'il a, pour sa part, tourné la page sur cette affaire. Mais, du même souffle, il avoue au juge qu'il a maintenant quarante ans et que ça lui fait encore mal de se rappeler cet été maudit.

Quant à Mark, il n'hésite pas à relier ses graves problèmes actuels de toxicomanie au tort que lui a causé, à l'époque, Maurice Valois.

La sentence ne sera pas facile à rendre. Prudemment, le juge annonce qu'il va s'accorder une semaine de réflexion avant de communiquer sa décision...

Le 14 mars arrive enfin. La salle d'audience est bondée. Les journalistes, nombreux. Le jugement, très attendu.

En moins de dix pages, dans un style clair et concis, je juge Beaudoin nous livre le fruit de sa réflexion. Et sa sentence. La liste des faits qu'il « déplore » est longue et très sévère. Maurice Valois, comme on pouvait s'y attendre, n'est pas le seul à écoper... Mais voyons plutôt le texte intégral de cette sentence :

VOLEUR D'ENFANCE

CANADA  
PROVINCE DE QUÉBEC  
DISTRICT DE TERREBONNE

COURS DU QUÉBEC  
CHAMBRE CRIMINELLE ET PÉNALE

---

PRÉSIDENT : JUGE FRANÇOIS BEAUDOIN

---

DOSSIER NO :  
700-01-006694-908 LA REINE

-vs-

MAURICE VALOIS

---

**SENTENCE**

---

ME PAUL CHEVALIER  
PROCUREUR DE LA COURONNE

ME YVES POUPART  
PROCUREUR DE LA DÉFENSE

ST-JÉRÔME, LE 14 MARS 1991 CANADA

## La sentence

Voici venir le moment crucial d'assumer la lourde responsabilité de décider du sort d'un homme dans le clair-obscur de ce qu'il était hier, de ce qu'il est aujourd'hui et de ce que peut-être il sera demain.

J'évoquerai, dans cette veine, le brocard de l'académicien Jean Duché qui écrivait :

« La justesse de la pensée s'appelle la vérité,

La justesse des actes s'appelle la justice. »

Au nom de la société que je représente, je dirai donc ce qui doit être dit et je ferai ce qui doit être fait.

Cette dernière proposition s'avère tout un engagement, car en dépit des énoncés pompeux qu'elle contient, elle m'interdit d'agir en justicier, m'indiquant plutôt de le faire en « bon père de famille » investi de la seule autorité délimitée par la règle de droit. Tout sentiment capricieux ou vengeur doit donc être exclu. Je vise donc à manifester « le discernement, la fermeté et la compréhension » dont parlait feu l'honorable juge Gagnon de la Cour d'appel du Québec il y a déjà de cela plusieurs années. Mais encore aujourd'hui, ses propos conservent leur caractère d'actualité.

L'accusé a, à une étape fort hâtive des procédures, plaidé coupable à 5 chefs d'accusation de grossière indécence et d'attentat à la pudeur relatifs à trois personnes du sexe masculin âgés de 9, 11 et 14 ans.

Dès lors, la confection d'un rapport présentiel fut ordonnée et l'accusé continua de vaquer à son occupation habituelle d'agent de sécurité.

Plusieurs semaines plus tard, l'avocat du ministère public et l'avocat de l'accusé y allèrent de leurs représentations et de leurs suggestions. Ils souscrivirent à un jugement d'absolution totale.

Peu après, les trois victimes me firent connaître leur réaction insistant sur les répercussions des offenses commises à leur endroit et les déboires que la vie leur réserva, déboires que certains d'entre eux attribuent aux dites offenses.

## VOLEUR D'ENFANCE

Tout en rappelant que je ne suis aucunement lié par cette recommandation conjointe, je me dois de souligner qu'elle est le fruit d'une étude sérieuse effectuée par 2 avocats consciencieux et expérimentés. Je profite ici de l'occasion pour les remercier de leur travail soigné et de leur attitude fort professionnelle.

Il est évident que je ne peux qu'exprimer de profonds sentiments de tristesse et de compassion pour ces personnes déjà éprouvées par la vie avant même de rencontrer l'accusé.

Il est déplorable :

- 1.- que l'accusé n'ait pas canalisé ses ressources professionnelles et ses énergies pour apporter à ces êtres alors fragiles et vulnérables le soutien auquel ils avaient droit.
- 2.- que l'accusé en dépit de sa connaissance préalable de ses propres penchants sexuels suite à son séjour dans une maison d'enseignement pour garçons, suite à un certain signalement aux autorités ecclésiastiques, suite à ses nombreux déplacements causés par la même problématique ait persisté dans sa déviance.
- 3.- que les autorités ecclésiastiques mises au courant de cette situation l'ait maintenu dans son ministère.
- 4.- qu'il ait pu subséquemment être en contact avec des élèves d'une école et de jeunes pupilles de l'État.
- 5.- que l'accusé ait détourné le sacrement de la confession pour connaître les faiblesses de l'une des victimes et ensuite enclencher son comportement insidieux et pernicieux envers les 2 autres victimes.
- 6.- que l'accusé n'ait pu maîtriser ses pulsions pédophiliques et qu'il ait associé ces 3 jeunes frères rencontrés dans le cadre de son ministère de prêtre à ses activités sybaritiques d'attouchements et de masturbation commises en partie dans le sous-sol même de la cathédrale.
- 7.- que l'accusé ait représenté aux jeunes victimes que ce n'était pas péché, et que beaucoup de monde faisait comme eux, et que c'était beauté de le faire.
- 8.- que l'accusé ait averti les enfants que s'ils en parlaient ils pourraient faire de l'école de réforme et que lui-même irait en prison.
- 9.- que les familles d'accueil des jeunes victimes n'aient rien entrepris pour neutraliser l'accusé après avoir pourtant été informées par les 3 jeunes frères.



## La sentence

10.- qu'un intervenant social anonyme ait agi dans la clandestinité pour informer l'évêché de ces activités lubriques en utilisant l'artifice de la signature du document par les 3 victimes de façons à masquer sa propre identité et se débarrasser de la responsabilité d'en avertir ses supérieurs hiérarchiques ou les tribunaux.

11.- que les autorités de l'évêché d'alors aient négligé de donner suite à la dénonciation en s'efforçant de sauver les apparences, ce qui permit à l'accusé de continuer son ministère jusqu'à ce que d'autres faits de la même nature quant à d'autres victimes le conduisent devant la Cour du Bien-être social.

12.- que ce faisant les autorités de l'évêché aient grossièrement négligé le sort des présentes victimes, lesquelles ne reçurent aucunement quelque réconfort de nature à compenser pour le mal incommensurable que l'accusé leur avait causé (bien au contraire, d'après les victimes, on les plaça en institution).

Vingt-cinq ans plus tard, je me dois de rendre sentence à l'endroit d'un homme complètement réhabilité, suite à son passage antérieur devant la Cour du Bien-être social, suite à la longue thérapie qu'il a alors complétée, suite à sa réduction à l'état laïc, suite à son mariage, suite à ses nombreux changements occupationnels, suite en résumé à un changement radical dans sa vie. En définitive, comme le souligne le rapport présentiel, « compte tenu des antécédents du sujet, de leur contexte autant que des acquis de contrôle, nous en venons à évaluer ses risques de récidives comme étant faibles ».

À la lumière de ce qui précède, j'abonde dans le sens des propos de Georges Bernanos qui écrivait :

« Le grand malheur est que la justice des hommes intervienne toujours trop tard; elle réprime ou flétrit des actes, sans pouvoir remonter plus haut ni plus loin que celui qui les a commis ».

Il reste qu'en matière d'offenses à connotation sexuelle commises à l'endroit d'enfants par des personnes en autorité qui abusent de la confiance que leur statut officiel garantit, avec égard pour l'opinion contraire, il y a lieu de dépasser la simple considération subjective de l'accusé et de traduire par des mesures non équivoques la réprobation sociale vis-à-vis de telles offenses punissables par 5 et 10 ans d'emprisonnement.

Il est vrai que dans le cas du présent accusé l'aspect réformateur de l'emprisonnement ne saurait prévaloir.

Mais il en va tout autrement pour les autres qui seraient tentés d'imiter les agissements de l'accusé. Ils doivent savoir en termes clairs que les tribunaux ne les toléreront pas.

Et si l'emprisonnement dans le présent cas se trouve ramené à sa plus simple expression, c'est à cause des facteurs d'atténuation de la peine que les parties m'ont soulignés et c'est aussi à cause de la possibilité d'adoption de mesures complémentaires.

Il doit donc être bien compris que n'eût été de la commission de pareilles offenses il y a 25 ans, une sentence d'emprisonnement de longue durée aurait été rendue.

## VOLEUR D'ENFANCE

Donc, sur tous les chefs de façon concurrent, l'accusé est condamné à une journée d'emprisonnement assortie d'une ordonnance de probation d'une durée de 18 mois dans laquelle l'accusé devra accomplir 200 heures de travaux communautaires sous la supervision du service de probation de St-Jérôme, dans un délai de 8 mois à compter d'aujourd'hui en respectant les modalités à être fixées par ledit service.

FRANÇOIS BEAUDOIN J.C.Q.

# ÉPILOGUE

Vingt-quatre petites heures de prison en 1991 pour avoir agressé sexuellement trois enfants en 1966!

Avoir patienté et souffert toutes ces années pour enfin voir son agresseur s'en tirer avec une sentence aussi dérisoire! Je n'éprouve nulle envie de crier victoire. Je sens l'amertume m'assécher la gorge et le cerveau. J'aurais juste envie de hurler ma frustration. De vomir aussi...

Pendant des jours et des semaines, je resterai ainsi braqué sur l'inadmissible « chance » de Maurice Valois d'avoir pu bénéficier d'une telle clémence. J'en arriverai même à m'en vouloir de m'être donné tout ce mal pour faire éclater la vérité. J'aurais mieux fait de continuer à me taire. Stoïquement. « Charitablement ». Je n'aurais jamais dû remuer ces cendres trop vieilles pour faire voir en dessous cette braise honteuse qui me brûle les tripes depuis vingt-cinq ans.

J'ai eu du mal, j'ai eu beaucoup de mal, on le comprendra, à maîtriser l'éruption de fièvre et d'indignation qu'a déclenchée en moi la publication de cette sentence, trop minime, à l'évidence. Et pourtant, j'en suis arrivé aujourd'hui à me convaincre, hors de tout doute, que cette insignifiante journée de prison n'avait de symbolique que les apparences.

Bien au contraire, telle une simple petite clef capable d'ouvrir enfin une lourde porte trop longtemps verrouillée, cette sentence innocente était en fait un autre pavé dans la mare du clergé québécois. En effet, après des années et des années de scandaleuse indulgence à l'égard des curés reconnus pédérastes, un tribunal osait enfin mettre un terme à un invraisemblable privilège de ces ecclésiastiques scrupuleux, celui d'être systématiquement exemptés de peines de prison.

Amendes, réprimandes ou ordonnances diverses, d'accord! Mais jamais encore l'humiliation de la vraie prison avec de vrais barreaux, réservée, elle, au commun des laïcs. Nos archives judiciaires auraient de quoi alimenter copieusement une édifiante thèse à ce sujet. En 1971, un certain Maurice Valois, prêtre, avait d'ailleurs déjà profité de cette longue tradition d'indulgence des tribunaux à l'égard des respectables membres du clergé. Deux poids, deux mesures...

Depuis le 14 mars 1991, cette bonne vieille tradition a malheureusement un pied dans les boules à mites de notre petite histoire québécoise. Fait à noter : dans la foulée du jugement Beaudoin, aucun des ecclésiastiques reconnus coupables de crimes sexuels n'a réussi à échapper à l'infamante incarcération.

## VOLEUR D'ENFANCE

Le vent a donc définitivement tourné. Dieu, merci! Tous les violeurs d'enfants, y compris ces clercs naguère intouchables, encourent désormais des peines de prison fermes. Trente ans après le début de la « Révolution tranquille », un autre bastion de l'hypocrisie vient de céder au gros bon sens et à la pression populaire. Ce jugement n'en est, en quelque sorte, que l'expression, mesurée et encore timide, certes, mais ferme et sans équivoque.

S'il a été possible, un quart de siècle plus tard, de faire condamner à la prison un pédophile en soutane, que penser de ce qui pend au nez de tous ces ex-abuseurs d'enfants qui jouissent paisiblement et honorablement de leur « retraite » depuis seulement dix ou quinze ans?

Non, il n'est jamais trop tard pour dénoncer un violeur d'enfants! Peu importe son titre ou sa « respectabilité ». Car il n'est jamais trop tard pour se libérer la conscience et le cœur d'un tel poids, d'une telle obsession responsable de tant de ravages dans une vie. Sans compter les embardées aussi inexplicables qu'imprévisibles...

Le chemin du retour vers la paix intérieure passe d'abord et inévitablement par la dénonciation. Aucune thérapie véritablement efficace ne pourra être menée à terme sans avoir franchi ce pénible et, souvent, très douloureux premier pas.

Bien sûr que ce premier pas demandera du courage! Bien sûr qu'il ne faudra pas se précipiter dans l'inconnu, les yeux fermés! Bien sûr qu'on peut et qu'on doit s'informer auprès des organismes existants mis sur pied dans le but de venir en aide aux victimes d'abus sexuels!

Une victime ne doit jamais perdre de vue qu'un abuseur d'enfants non dénoncé demeure toujours un récidiviste en puissance. D'autres victimes en perspective, par conséquent. Dénoncer un agresseur est non seulement un droit, mais devient alors un devoir.

Pourquoi attendre que sa négligence ait contribué à allonger la liste des victimes de cet agresseur? Par solidarité avec tous les enfants sans exception, par amour pour eux, par respect pour eux et par respect pour soi-même, il faut avoir le courage de dénoncer tous ces voleurs d'enfance. Il le faut.

Automne 1991



Achévé d'imprimer en Mai 1992  
sur les presses de  
Imprimeries Québecor, Mont-Royal  
Ville Mont-Royal, Québec

Enfin! Voici la VÉRITABLE histoire de **VOLEUR D'ENFANCE**. Celle qui a servi à tant d'autres par le même titre. Mais l'originale est bien celle de **Christian-Claude Dancause** et ce offerte au public, gratuitement.

Savez-vous que mon frère Mark, s'est enlevé la vie, suite aux abus du prêtre pédophile, comme tant d'autres aussi. Si vous ne dénoncez pas votre abuseur, vous avez 80% de chance de développer un problème psychiatrique.

Merci à madame Joëlle Mazella, mon adjointe-administrative pour sa précieuse collaboration.

Vous pouvez rejoindre l'auteur Christian-Claude Dancause par courriel pour envoyer votre dollar :  
[christianclaudedancause@gmail.com](mailto:christianclaudedancause@gmail.com)

Mis sur Internet par Michel Grenier, conseiller en droit.

C-CD/jm